Mouanis Bekari

Syphax contre Massinissa

Deux visages de la souveraineté numide.

Note sur l’emploi des termes Numides, Numidie, Berbères et Puniques.

Les appellations Numidie, Numide, Berbère et Punique partagent une origine commune : elles constituent des désignations extérieures, forgées par les auteurs grecs et romains[1] pour nommer des peuples qu'ils percevaient comme étrangers à leur univers politique et culturel. Ces populations ne se reconnaissaient pas dans ces termes et ne les utilisaient pas pour exprimer leur propre identité ou leur rapport au territoire.

Ces dénominations portaient dès l'origine une charge dépréciative. Conçues pour désigner une altérité dominée, elles servaient à enfermer ces peuples dans des stéréotypes d'archaïsme, d'instabilité ou de barbarie, autant de projections construites par le regard impérial gréco-romain.

Le terme « Berbère » s'est particulièrement imposé dans un contexte où l'Afrique du Nord était appréhendée à travers des grilles de lecture ethnocentriques, ignorant ou caricaturant ses dynamiques internes. Même les désignations apparemment neutres comme « Numide » véhiculent, dans les textes romains, des jugements péjoratifs. Tite-Live affirme ainsi : « *Et parmi tous les Barbares, les Numides sont les plus adonnés à la volupté* »[2]. Ce type d'assertion essentialise des traits jugés incompatibles avec les vertus romaines revendiquées, discipline,

[1] Il convient cependant de nuancer cette affirmation concernant les Romains, contraints de rejeter la définition grecque (est barbare tout peuple qui ne parle pas le grec) qui les incluait ipso facto. Cicéron le récuse dans « De la République », livre I : « *Mais dites-moi, Romulus, fut-il roi d'un peuple barbare ?* ». Voir M. Dubuisson : La vision romaine de l'Étranger.

[2] Tite-Live, Ab Urbe Condita, XXIX.23.4 : « *Et sunt ante omnes barbaros Numidae effusi in uenerem* ».

retenue, maîtrise, et inscrit les Numides dans une altérité condescendante, voire méprisée.

L'historiographie moderne, notamment depuis le XIXe siècle, a souvent repris ces catégories sans en interroger les origines idéologiques. Même lorsqu'une réflexion critique a eu lieu, le choix de maintenir cette terminologie, pour des raisons de lisibilité et de cohérence scientifique, a contribué à reconduire des représentations biaisées, souvent en phase avec les logiques de domination coloniale et postcoloniale. Pour autant, ces mots continuent de circuler dans le langage courant et la littérature scientifique.

Le terme « Imazighen », revendiqué par les descendants revendiqués de ces populations, porte une identité forte, mais n'apparaît pas dans les sources antiques[3], ce qui rend délicate son utilisation rétrospective dans un cadre strictement historique.

Le mot « Punique », dérivé du latin *punicus*, lui-même issu du grec *Phoinix*, renvoie à l'origine phénicienne des Carthaginois selon la perspective gréco-romaine. Pourtant, les Carthaginois ne se désignaient pas ainsi. Les inscriptions privilégient des termes liés à leur cité (Qart-ḥadasht), et des sources tardives suggèrent leur revendication d'un héritage cananéen (kanʿanim)[4].

[3] Le terme « Mazices » se rencontre chez quelques auteurs latins, mais ce terme ne semble pas recouvrir la totalité de la réalité amazighe. Voir S. Chaker, « Encyclopédie Berbère », p. 562-568 ; Ibn Najiallah, « La question de l'ethnonyme "Amazigh" à la lumière des sources antiques et médiévales » ; Y. Modéran, « Mazices, Mazaces », qui envisage prudemment « l'hypothèse d'un sens générique initial applicable à toutes les populations autochtones de l'Afrique ancienne », tout en reconnaissant se heurter au « silence des sources ». On consultera également G. Camps, « Les Numides et la civilisation punique ».

[4] Augustin d'Hippone rapporte que certains paysans des environs d'Hippone, actuelle Annaba, encore punophones à son époque (fin IVe siècle), se désignaient par le terme « Chanani » (Chananaei en latin), transcription approximative du sémitique kanaʿanî (Cananéens). Cette attestation témoigne de la persistance d'une identité linguistique et culturelle cananéenne bien après la chute de Carthage, et surtout du fait que les autochtones se pensaient autrement que comme « Berbères » ou « Numides ».

Dans cet ouvrage, les termes traditionnels seront néanmoins conservés, pour des raisons de lisibilité et de cohérence avec les usages historiographiques. Mais leur usage s'accompagne d'une vigilance critique constante. Ce compromis méthodologique constitue un choix conventionnel nécessaire pour nommer sans cautionner, pour décrire sans reproduire.

Préambule

L’histoire de la deuxième guerre punique est souvent racontée comme le duel légendaire entre Rome et Carthage, entre l’Aigle et le Lion, entre l’ordre républicain et l’orgueil mercantile d’un empire vieillissant. Mais cette lecture binaire masque l’épaisseur réelle du conflit. Dans l’espace charnière de l’Afrique du Nord, la Numidie, vaste, morcelée mais stratégique, a représenté bien plus qu’un simple théâtre d’opérations ou un réservoir de cavalerie légère. Syphax et Massinissa ne sont pas de simples figurants : ils ont été les architectes d’un basculement géopolitique majeur[5]. Les considérer autrement, c’est passer à côté d’une histoire maghrébine riche, stratégique et longtemps occultée.

[5] Certaines expressions employées dans ce préambule, telles que « principe de non-ingérence », « logiques impériales », « ordre nouveau », « systèmes d’alliances contraignants » ou « biais documentaire/mémoriel », relèvent du vocabulaire politique, diplomatique ou historiographique moderne. Elles sont utilisées ici par analogie, pour faciliter la compréhension et mettre en perspective les choix de Syphax et de Massinissa, sans prétendre que ces notions aient été formulées ou conceptualisées ainsi à l’époque.

Tous deux ont dû répondre à un défi politique redoutable : comment faire exister une autorité autonome dans un monde structuré par des logiques impériales. Ce n’était pas simplement une affaire d’alliances ou de rivalités locales : c’était, déjà, une lutte pour une forme de souveraineté, pour la maîtrise d’un destin numide dans un espace que d’autres prétendaient ordonner.

Syphax, souvent perçu à travers le prisme des sources romaines comme instable ou opportuniste, poursuivait une ligne politique bien plus cohérente que ne l’affirment ces sources. Face à l’irruption de Rome, puissance nouvelle, étrangère aux équilibres régionaux et animée d’ambitions manifestement hégémoniques, il privilégia le maintien d’un voisinage ancien, celui de Carthage, plutôt que de s’en remettre à un acteur plus éloigné, mais plus dangereux.

L’entrevue qu’il organisa à Siga entre Hasdrubal Gisco et Scipion n’était ni anecdotique ni improvisée : elle visait à empêcher que la guerre ne se prolonge sur le sol africain. Son raisonnement relève d’un principe de non-ingérence étrangère, ou du moins d’un refus de dépendance à une puissance extérieure aux jeux internes nord-africains. C’est pourquoi il faut y voir une tentative précoce d'imposer une diplomatie régionale contre la logique des blocs.

Massinissa, de son côté, opta pour une stratégie plus risquée, mais plus audacieuse : tirer profit de l’alliance avec Rome pour parvenir à l’unification politique des Massyles et au-delà. Il fit le pari, partiellement gagné, que la dépendance pouvait être temporaire, et l’unité durable. À sa manière, lui aussi poursuivait un projet de souveraineté. Non pas dans la neutralité, mais dans

le saut stratégique vers un ordre nouveau dont il entendait façonner les marges. Ce pari le conduisit à une consolidation territoriale sans précédent pour la Numidie, mais au prix d'une intégration croissante dans l'orbite romaine.

Ces deux réponses, opposées mais complémentaires, révèlent les tensions d'une situation que bien des États connaissent encore aujourd'hui : comment articuler souveraineté et dépendance quand le champ d'action est structuré par des puissances qui imposent leurs priorités sous couvert de stabilité, de sécurité ou de rationalité géopolitique ?

Ce que vivaient Syphax et Massinissa, nombre d'États africains le vivent encore aujourd'hui, pris dans des systèmes d'alliances contraignants, soumis aux jeux d'influence, otages d'une rivalité qui les dépasse. En ce sens, la Numidie n'est pas un cas isolé du passé, elle est une sorte d'image anticipée du présent.[6]

À cette actualité politique, s'ajoute un enjeu historiographique. Car l'effacement progressif de la Numidie, dans les récits dominants de l'Antiquité, n'est pas une simple négligence. Il révèle la tendance profonde de l'histoire impériale à marginaliser les acteurs périphériques, à ne donner de visibilité qu'aux puissances qui formalisent les récits, Rome en l'occurrence, dont les sources écrites ont longtemps structuré l'horizon de l'historien occidental. Ce biais documentaire s'est transformé en biais mémoriel, renforcé par l'idéologie coloniale, qui a souvent vu

[6] Il est entendu que cette comparaison entre l'histoire ancienne de la Numidie et les situations actuelles de certains États africains ne prétend pas que les deux sont exactement pareils. Il s'agit plutôt de montrer que, à travers les âges, de nombreux États doivent souvent composer entre autonomie réelle et dépendance face à des puissances plus grandes. Cette comparaison doit donc être prise avec prudence, en gardant à l'esprit que les contextes historiques et politiques sont très différents.

dans les royaumes africains des figures secondaires, des marges dépourvues de centralité. Or les choix de Syphax et de Massinissa ont influencé l'issue même du conflit entre Rome et Carthage, et donc, le basculement de l'histoire méditerranéenne.

Restituer cette centralité à la Numidie, ce n'est pas seulement réparer une injustice narrative. C'est reconfigurer notre regard sur les dynamiques de l'histoire. Non plus depuis les centres, mais depuis les tensions qu'ils provoquent dans les zones frontalières. L'histoire des vaincus, des puissances intermédiaires, dit souvent davantage sur les logiques impériales que celle des empires eux-mêmes.

À l'heure où les souverainetés nationales ou régionales sont encore et toujours sous la pression de logiques globales, l'expérience numide nous rappelle que la souveraineté est rarement un état, et toujours une lutte, une négociation, un équilibre, un pari sur l'avenir. Elle ne s'impose jamais sans risque, ni sans coût. Elle exige lucidité, audace et parfois renoncement.

I. Deux destins numides

Syphax

Syphax, roi des Massaesyles, régnait sur un territoire situé entre le fleuve Moulouya, à environ 14 km à l'ouest de l’actuelle frontière algéro-marocaine, et le fleuve Chelif à l’est, avec comme capitale la ville de Siga, aujourd’hui Takembrit, dans la commune d’Oulhaça el Gharaba, wilaya de Aïn Timouchent en Algérie.

Allié de Rome jusqu'en 211 av. J.-C., date à laquelle il conclut un traité avec Scipion, il préféra s'allier à Carthage à partir de -206, pressentant les visées hégémoniques romaines sur la Numidie. Il scella cette alliance en épousant Sophonisbe, fille du général carthaginois Hasdrubal Gisco.

Il est défait à la bataille des Grandes Plaines[7] en -203 par l'alliance formée par Rome et Massinissa. Capturé, il est conduit à Rome où il meurt peu après. Son fils Vermina lui succède brièvement avant de succomber à son tour face à Massinissa, probablement en -202.

Massinissa

[7] Affrontement décisif entre l’armée romaine renforcée par celle de Massinissa, et l’armée carthaginoise appuyée par Syphax. La rencontre eut lieu non loin d’Utique et se conclut par le triomphe de Scipion et de Massinissa, dont la cavalerie joua un rôle déterminant dans l’issue de la bataille en débordant l’armée carthaginoise par les ailes.

Figure dominante de la Numidie, le fils de Gaïa passe pour l’avoir fait « entrer dans l’Histoire », selon la formule de Gabriel Camps.

D'abord allié de Carthage en Hispanie, de -211 à -206, il se rallia à Rome à cette date, pressentant son irrésistible ascension, et ne s'écarta plus de ce parti. Le rôle qu'il a joué lors de la victoire des Grandes Plaines (-203) et à celle de Zama (-202), en a fait un acteur majeur de la deuxième guerre punique et du monde méditerranéen tout au long de son règne, de -202 à -148.

Célébré par Tite-Live comme " le plus grand roi de son temps ", son règne est considéré, à bon droit, comme l'âge d'or de la Numidie.

II. Le Contexte géopolitique des guerres puniques et l'enjeu numide

Aborder les origines de la Numidie exige la plus grande prudence. Rédigées pour la plupart par des auteurs étrangers et très postérieurs aux faits[8], les sources antiques sont fragmentaires, parfois contradictoires, et marquées par le prisme gréco-romain. Les travaux modernes, notamment ceux des historiens maghrébins, s’efforcent de présenter des visions plus équilibrées, mais restent tributaires de cette documentation lacunaire.[9]

La question méthodologique vaut également pour la notion, popularisée par Gabriel Camps[10], d’« entrée dans l’histoire » de la Numidie. Si les Numides

[8] Voir en annexe

[9] On peut citer, notamment, l'ouvrage de François Decret et M’hamed Fantar, *L’Afrique du Nord dans l’Antiquité. Des origines au Ve siècle*. Rigoureux et accessible, nourri d’une vaste bibliographie, il permet, entre autres, de situer l’évolution de la région avant les guerres puniques.

apparaissent déjà dans le contexte militaire dès la première guerre punique[11], ils ne sont évoqués alors que comme mercenaires ou alliés, sans corps politique identifié. Pour G. Camps, ce n'est qu'avec Massinissa, à la fin de la deuxième guerre punique, vers -201, qu'ils accèdent véritablement à l'histoire, au sens d'une reconnaissance en tant qu'acteur politique stable et organisé.

Ce basculement souligne la différence entre la simple mention d'un peuple dans les sources et son émergence comme entité politique autonome. Avant Massinissa, les Numides participaient aux dynamiques méditerranéennes mais restaient marginalisés, sans unité durable. À partir de lui, l'unification des tribus et la formation d'un royaume structuré inscrivent la Numidie comme puissance reconnue et durable dans le jeu méditerranéen.

Ce tournant politique marque l'émergence d'une Numidie historiquement identifiable. D'une mosaïque de tribus, elle devient un État constitué.

Ainsi défini, ce cadre méthodologique permet de mieux comprendre pourquoi l'émergence d'un pouvoir centralisé sous Massinissa constitue un véritable seuil historique. Mais pour saisir pleinement la portée de ce tournant, il faut resituer la Numidie dans l'écheveau de

[10] Gabriel Camps (1927-2002) fut, et demeure, un historien et archéologue de référence pour l'Afrique du Nord antique. Spécialiste des Berbères et de la Numidie, il a renouvelé la compréhension de cette région en croisant les sources gréco-romaines et les données archéologiques. Dans « *Aux origines de la Berbérie*, *Massinissa ou les débuts de l'histoire* (Libyca 8 - 1960) », il propose une approche novatrice qui fait de Massinissa l'acteur clé de l'émergence politique d'un État numide unifié, en recourant, *non nova sed nove, au* concept de « débuts de l'histoire ». Á noter que Decret & Fantar, tout en reconnaissant ce tournant, préfèrent parler de « seuil politique », insistant davantage sur les continuités culturelles et sociales préexistantes à Massinissa, ce qui nuance la rupture supposée.

[11] De -264 à -241

la Méditerranée occidentale à l’époque des guerres puniques.

Carthage, Rome et les royaumes numides composent alors un ensemble complexe d’alliances, de rivalités et de transferts culturels, qui conditionne la place des Numides dans l’histoire. C’est ce contexte, celui des rapports de force en Méditerranée occidentale et des guerres puniques, qui sert de toile de fond à notre analyse et qu'il convient maintenant d'examiner.

III. La Méditerranée occidentale avant les guerres puniques

1. Rome et Carthage : Deux logiques irréconciliables

Rome était une république aristocratique où le pouvoir se confondait avec la guerre. Les élites n’accédaient

aux charges publiques qu'au terme du *cursus honorum*[12], une carrière politique scandée par les commandements militaires. La gloire se mesurait aux triomphes, ces défilés de victoire qui consacraient les conquérants aux yeux de la cité. Dans ce système, la guerre n'était pas un accident ni un choix stratégique : elle était une nécessité vitale. Conquérir, c'était assurer la sécurité, nourrir la République et permettre aux ambitieux de s'élever. Sans la guerre, Rome étouffait.

Carthage, en revanche, avait bâti sa puissance sur la mer. Oligarchie de marchands, elle gouvernait par un Sénat et des familles riches, tandis que deux suffètes[13] exerçaient l'autorité exécutive. Mais l'originalité de son système résidait surtout dans sa vocation maritime, ses forces militaires reposant largement sur des mercenaires, tandis que sa prospérité provenait du commerce et du contrôle des routes. Le Conseil des Cent-Quatre[14], chargé de surveiller les généraux, illustre cette méfiance carthaginoise envers les aventures individuelles trop coûteuses[15]. La stabilité des échanges passait avant la gloire militaire et la mer n'était pas une frontière ; elle était l'élément vital qui irriguait la cité de richesses venues d'Espagne, de Sicile, d'Afrique ou d'au-delà des Colonnes d'Hercule.

Or, ces deux modèles rendaient l'affrontement inévitable.

---

[12] Ordre hiérarchique d'une progression graduée d'accès aux postes publics, conçu pour garantir que les magistratures les plus élevées soient exercées par des hommes mûrs et expérimentés, ayant acquis des compétences politiques et militaires à travers des mandats successifs.

[13] Les deux magistrats suprêmes de Carthage, élus annuellement. Ils détenaient des fonctions exécutives et judiciaires, comparables aux consuls romains, tempérées par le système oligarchique où le pouvoir était partagé entre les grandes familles et le Sénat.

[14] Instance judiciaire et politique carthaginoise chargée de contrôler les généraux et de limiter leurs ambitions, garantissant ainsi la stabilité oligarchique de la cité.

[15] Aristote : *La Politique*, livre II, chapitre VIII, Examen de la constitution de Carthage : « *Le gouvernement de Carthage est, à bien des égards, le meilleur… Les Carthaginois n'ont jamais connu ni révolution ni tyrannie* ».

Pour Rome, tolérer au sud de l’Italie une thalassocratie dotée d’une flotte puissante revenait à vivre sous la menace d’un blocus. Une rupture de l’approvisionnement en blé sicilien ou africain pouvait affamer la cité et troubler son équilibre politique.

Pour Carthage, céder la maîtrise des mers, c’était perdre l’ossature même de son empire : son commerce, ses comptoirs, sa capacité de survie. L’antagonisme n’avait donc rien de diplomatique ; il relevait de l’existence.

C’est en Sicile que ce conflit prit corps. L’île, fertile en blé et située au carrefour des routes maritimes, était le verrou de la Méditerranée centrale. Ni Rome ni Carthage ne pouvaient l’abandonner sans se condamner. Chaque cité, chaque port sicilien devenait un enjeu vital, et parce que l’île ne pouvait appartenir à l’une sans priver l’autre, elle fut disputée jusqu’à l’épuisement.

Mais il y avait plus qu’une question de ressources ou de géographie. Rome faisait de la guerre une fonction permanente ; Carthage la subissait comme une nécessité défensive. Là où Rome récompensait ses généraux par des triomphes éclatants, Carthage les faisait surveiller par le Conseil des Cent-Quatre. L’une avançait, l’autre résistait. Et contrairement au monde grec, qui connaissait sanctuaires panhelléniques ou trêves sacrées pour réfréner les conflits[16], la Méditerranée occidentale n’offrait aucune instance de médiation. Rien n’était là pour contenir la logique fatale de la confrontation.

[16] Dans la Grèce antique, l’amphictyonie désignait une ligue ou association de cités ou de peuples voisins, fondée autour de la gestion commune d’un sanctuaire ou lieu sacré. L’objectif principal de ces fédérations était d’assurer l’entretien du temple central, d’organiser les grands cultes et fêtes religieuses, et de garantir la paix entre les membres, au moins pendant ces célébrations.

Ainsi, comme jadis Athènes et Sparte, les deux puissances s'engagèrent-elles dans une rivalité inexpiable. Thucydide aurait reconnu dans cette guerre les lois qu'il avait formulées : la montée en puissance de l'un rend la coexistence impossible pour l'autre[17]. Polybe lui-même souligne combien la crainte que l'adversaire ne devienne irrattrapable transforma cette rivalité en nécessité historique[18].

La guerre qui éclata[19] ne fut donc pas une querelle contingente, née d'un incident local. Elle plongeait ses racines dans l'incompatibilité profonde de deux modèles. Rome, puissance terrestre et conquérante ; Carthage, puissance maritime et marchande. Deux logiques irréconciliables enfermées dans un même espace, sans régulation possible. De cette contradiction surgit une guerre existentielle, et finalement fondatrice du destin impérial de Rome.

2. Aspects socioculturels de la Numidie : Des acteurs intégrés au Monde méditerranéen

À la même époque, au III^{e} siècle avant notre ère, la Numidie était une mosaïque de peuples et de chefferies, organisés autour des clans et des lignages nobles. Si ces sociétés accordaient une place centrale à la guerre de mouvement menée par la cavalerie, qui était leur principal atout militaire et un marqueur identitaire fort, leurs modes de vie pastoraux et agricoles étaient étroitement liés aux pôles urbains carthaginois. Alors que certaines tribus conservaient

[17] Thucydide : *Histoire de la Guerre du Péloponnèse* Livre 1, chapitres 23-24 : « *Ce qui rendit la guerre inévitable, ce fut la montée en puissance d'Athènes et la crainte que cela inspira à Sparte* ».
[18] Polybe : *Histoires*, livre 3, chapitre 16 « *Les autres États, voyant Rome croître en puissance, se sont unis pour contrer cette menace, craignant que sa domination ne devienne irrésistible*. »
[19] Les guerres dites « puniques », selon la perspective romaine, se déroulèrent de 264 à 146 av. J.-C., en trois phases : 264-241, 218-201 et 149-146. Elles se soldèrent par la destruction totale de Carthage, mettant fin à son existence.

une autonomie affirmée, d'autres se regroupaient sous l'autorité de rois, comme chez les Massyles ou les syles[20], amorçant ainsi un processus d'unification politique encore inachevé.

Bien qu'en construction, ces royaumes numides occupaient déjà une place de premier plan dans la Méditerranée occidentale. Ils participaient activement aux réseaux d'échanges, fournissant des contingents de mercenaires réputés et contrôlant des ressources agricoles convoitées[21] .

Leur position stratégique entre Rome et Carthage leur conférait un rôle de partenaires indispensables dans les rivalités qui structuraient la région. Face à eux, Carthage représentait un pôle culturel et politique majeur, dont l'influence s'exerçait largement sur les sociétés numides. Héritière de la tradition phénicienne, la cité punique associait un urbanisme sophistiqué à un système politique oligarchique dominé par les intérêts marchands. Son influence reposait sur le commerce maritime, mais aussi sur sa capacité à nouer des alliances tribales, notamment avec les Numides. Par sa langue, sa religion et ses institutions, elle diffusait un modèle culturel qui contribuait à l'intégration régionale. Le tropisme carthaginois toucha particulièrement les élites numides. Massinissa lui-même passa une partie de sa jeunesse à Carthage, où il reçut une formation militaire et politique[22]. De telles

[20] Les appellations *Massyles* et *Massaesyles* proviennent des sources antiques (notamment Polybe, Tite-Live et Salluste). Leur étymologie exacte reste discutée et leur emploi parfois fluctuant. On s'accorde néanmoins à identifier les Massyles comme le groupe établi dans l'est de la Numidie (capitale Cirta) et les Massaesyles dans l'ouest (capitale Siga). Ces termes servent ici uniquement à désigner les royaumes numides rivaux du IIIe siècle av. J.-C., sans entrer dans le détail des débats philologiques ou géographiques.

[21] Blé, huile d'olive

[22] Appien (*Libyka*, 10,67), Tite-Live (XXIV, 48), Gabriel Camps (*Massinissa ou les débuts de l'histoire*, p. 41-43) soulignent cette socialisation carthaginoise comme étape décisive

expériences d’imprégnation culturelle contribuèrent à rapprocher les cadres dirigeants numides du modèle punique, avant même que les rivalités politiques ne les opposent.

Langues et influences linguistiques en Numidie : La polyglossie comme atout

Les Numides parlaient des langues libyques, matrices des langues berbères actuelles, et utilisaient l'alphabet tifinagh. L'étymologie même du mot "tifinagh" pourrait signifier "le phénicien" (composé de l'article "ti-" et de la racine "finagh"), ce qui validerait une origine ou une influence directe de l'écriture phénicienne. Toutefois, cette hypothèse coexiste avec d'autres théories (filiation autonome, emprunts partiels, etc.).

Mais au-delà des questions d'écriture, c'est la polyglossie des élites numides qui frappe par sa portée stratégique. En raison de leurs interactions prolongées avec Carthage et Rome, beaucoup de Numides, notamment parmi les élites et les populations côtières, étaient bilingues, voire trilingues. Massinissa, formé à Carthage, parlait très probablement couramment le punique. On sait aussi qu'il s'exprimait en grec et en latin, outre le libyque, bien entendu.

Cette polyglossie n'était pas un raffinement culturel : elle était un instrument politique majeur. Maîtriser les langues de ses adversaires ou alliés permettait à Massinissa et à d'autres chefs numides, comme Syphax lors de l’entrevue de Siga, de négocier sans intermédiaire, de comprendre les logiques impériales et de s'adapter aux codes culturels différents. Elle illustrait également une forme d'appartenance au

dans la formation de Massinissa.

monde méditerranéen multipolaire, dans lequel les identités politiques se tissaient à travers les compétences linguistiques, l'acculturation diplomatique et la capacité à naviguer entre plusieurs sphères d'influence.

Cette souplesse linguistique était aussi un outil de souveraineté face à l'ingérence des grandes puissances : parler plusieurs langues, c'était refuser de n'être qu'un vassal unilingue.

Interactions avec le monde grec

La présence grecque en Afrique du Nord s’inscrit dans un contexte de contacts anciens et le plus souvent inégaux. Les auteurs grecs évoquèrent très tôt les populations libyques[23] à l’ouest de l’Égypte, décrivant leurs mœurs, leur organisation tribale et leurs pratiques funéraires. Si leur regard se teinte souvent d’exotisme et de préjugés, il témoigne néanmoins que ces peuples n’étaient pas ignorés du monde grec, même si ces descriptions restent marquées par une distance condescendante.

Au II^{e} siècle av. J.-C., Polybe[24] rapporte le pragmatisme diplomatique des Numides, leurs alliances fluctuantes entre Carthage et Rome, et leur efficacité militaire. Ces récits, malgré un regard plus critique qu'égalitaire, traduisent une reconnaissance des dynamiques locales au sein des jeux d’influence méditerranéens.

L’influence grecque, diffuse mais durable, se manifesta dans plusieurs domaines : circulation d’objets artisanaux, adoption de certaines techniques agricoles,

[23] Rappelons que dans les sources grecques, le terme de « *Libyen* » désigne de manière générale les populations de l’Afrique du Nord à l’ouest de l’Égypte, et non un peuple unique. Ce terme, dont dérive l’adjectif « *libyque* » englobe plusieurs groupes, dont les Numides au nord-est, et servait, peut-être, à caractériser leur mode de vie pastoral et semi-nomade.
[24] Histoires, livres I, III et XIV.

presses à huile et viticulture, usage de modèles esthétiques et, peut-être, impact sur l'évolution de l'écriture libyque. Aux traditions autochtones s'ajoutèrent donc ces apports méditerranéens, bientôt relayés et amplifiés par les Carthaginois puis les Romains.

L'économie numide, que les sources antiques, notamment grecque[25], réduisent souvent à l'élevage, reposait en réalité sur une céréaliculture développée et sur un commerce régional actif, notamment autour des emporia[26]. Loin d'être une périphérie marginale, la Numidie participa ainsi pleinement aux échanges et aux rivalités méditerranéennes.

C'est dans ce cadre mouvant, mêlant influences étrangères et dynamiques propres, que les choix de Syphax et de Massinissa prirent une portée décisive pour l'histoire de l'Afrique du Nord.

IV. Des prémices oubliés, révélateurs d'un territoire disputé

Dès la fin du IV^e^ siècle et au début du III^e^ siècle, les royaumes et chefferies numides occupaient une place significative dans les stratégies militaires et diplomatiques de la Méditerranée occidentale. Deux épisodes illustrent avec force cette réalité.

L'expédition d'Agathocle.

[25] Les sources grecques anciennes (Hérodote) décrivent le mode de vie des « Libyens » essentiellement sous l'angle du pastoralisme et du nomadisme, sans mention notable de pratiques agricoles. Au II^e^ siècle av. J.-C., Polybe s'intéresse davantage aux alliances militaires et diplomatiques des Numides qu'à leur économie, qu'il ne détaille pas. Quant à Salluste (*Bellum Jugurthinum*), il prolonge ce biais en insistant sur la rudesse, la frugalité et l'élevage, sans rendre justice à la céréaliculture pourtant attestée par l'archéologie.

[26] Le terme "*emporia*", du singulier latin « *emporium* » désigne un lieu de rencontre entre les marchands pour échanger des produits. Situés le plus souvent dans des ports, aux carrefours stratégiques ou aux frontières (Iol, Tipasa, Hippone…) ont joué un rôle majeur dans le développement du commerce international dans l'antiquité.

En -310, lors de la guerre pour le contrôle de la Sicile, Carthage assiège Syracuse. Agathocle, le tyran de la ville, décide alors de porter la guerre sur le sol carthaginois. Il parvient ainsi à rallier plusieurs chefs locaux, notamment Ailymas, « *roi des Libyens* »[27], et certains contingents numides. Après une victoire éclatante, près de Tunès, la situation se retourna rapidement : des mutineries éclatèrent, les fils d'Agathocle furent tués et l'armée anéantie. Le tyran regagna Syracuse en secret, abandonnant l'Afrique aux représailles carthaginoises.

Mais le ralliement de certains chefs numides prouve qu'ils savaient instrumentaliser les rivalités entre puissances méditerranéennes à leur profit. Loin d'être de simples auxiliaires, ils négociaient leur engagement et jouaient un rôle déterminant dans l'évolution des rapports de force régionaux.

Ce comportement annonce les stratégies adoptées par Syphax et Massinissa un siècle plus tard. Ainsi, lorsque Massinissa se détourne de Carthage pour s'allier à Rome, il s'inscrit dans une logique éprouvée : celle d'un roi numide qui fait primer ses intérêts dynastiques et territoriaux sur toute forme d'allégeance idéologique ou continentale[28] Au demeurant, l'échec d'Agathocle ne signe pas l'effacement des chefs qui l'avaient soutenu. Nombre d'entre eux retournent dans le giron carthaginois, non par soumission, mais pour préserver ou reconfigurer leur position au sein de l'équilibre africain. Cette agilité politique, faite d'alliances et de

[27] Diodore de Sicile XX, 17-18

[28] Un pragmatisme que Tite-Live qualifie de « *perfidia* », ce qui laisse rêveur quand on sait le peu de cas que les Romains faisaient des traités qu'ils concluaient avec les peuples qu'ils combattaient. En réalité, ce pragmatisme diplomatique s'inscrit dans une tradition universelle d'adaptation stratégique des acteurs secondaires confrontés à des puissances hégémoniques. Une logique que l'on retrouve dans nombre de configurations impériales à travers l'histoire.

réalignements, atteste d'une diplomatie fluide, fondée sur le pragmatisme plutôt que sur des fidélités figées.

L’expédition d’Agathocle est donc un révélateur précoce et éloquent du savoir-faire diplomatique des chefs numides, préludant aux stratégies de Syphax et Massinissa : celui de composer avec les hégémonies méditerranéennes pour affirmer une souveraineté relative, dans un monde instable, situé à la croisée de plusieurs sphères d’influence.

L’épisode de Régulus : une nouvelle preuve d’un jeu diplomatique numide préexistant

Vers -256, tandis que le théâtre des opérations se concentre toujours autour de la Sicile, Rome décide de porter le conflit sur le territoire de Carthage, en Afrique même. Vingt mille hommes[29] sous les ordres des consuls Marcus Atilius Régulus et Lucius Manlius Vulso Longus débarquent près de l’actuel Cap Bon, non loin de Carthage. En dépit de plusieurs revers, l’orgueilleuse cité punique refuse les offres de reddition de Régulus et confie la tête de ses troupes au mercenaire spartiate Xanthippe. Celui-ci réorganise l'armée et, en -255, ayant réussi à attirer Régulus sur un terrain propice au déploiement des éléphants et de la cavalerie carthaginoise, écrase les légions romaines près de Tunès.

Comme pour Agathocle, l'expédition de Régulus, qui est fait prisonnier, tourne au désastre, apparaissant comme le miroir stratégique de celle qu’avait menée le tyran de Syracuse un demi-siècle plus tôt. Elle confirme aussi la promptitude des chefs numides à exploiter les rivalités extérieures pour compenser le

[29] Quatre légions

déséquilibre des relations qu'ils entretiennent avec Rome et Carthage.

Dans les deux cas, il s'agissait de frapper Carthage en son cœur pour renverser le cours d'un conflit lointain. Le précédent sicilien venant d'ailleurs renforcer la vraisemblance d'une implication, sinon massive du moins opportuniste, des chefs numides dans l'opération de Régulus. Ce qui suppose l'existence de réseaux d'intérêts africains structurés, avant l'émergence des grandes figures royales connues (Gaïa, Syphax, Massinissa).

Polybe rapporte[30] que le débarquement de Régulus provoqua des soulèvements contre la cité punique, ainsi que des ralliements de tribus et de cités africaines, davantage motivés par le calcul tactique que par une adhésion idéologique. Dans le contexte instable du III^{e} siècle avant notre ère, certains chefs numides saisirent donc l'occasion offerte par l'irruption romaine pour tenter de redéfinir leur position face à Carthage. Là encore, la capacité des chefs numides à modifier leurs alliances en fonctions de leurs seuls intérêts forçait les puissances méditerranéennes à les considérer comme un facteur diplomatique dont elles devaient tenir compte dans leur politique africaine.

Comme l'expédition d'Agathocle, celle de Régulus met en évidence une constante régionale : la capacité des élites numides à instrumentaliser les affrontements impériaux pour consolider ou améliorer leur place dans l'équilibre des forces. Leur soutien, même éphémère, révèle un pragmatisme politique profondément ancré

[30] Les sources antiques évoquant le ralliement de tribus numides ou de cités africaines sont rares et souvent indirectes, néanmoins certains passages permettent d'étayer cette affirmation : Polybe, Histoire Générale, Livre 1, chap VI : « …*Les Numides faisaient encore plus de ravages dans la campagne que les Romains. ».*

avant l’époque de Syphax et de Massinissa. L’épisode de Régulus ne se contente pas d’exposer la vulnérabilité de Carthage ; son expérience atteste aussi la fluidité des loyautés africaines et la fonction médiatrice de la Numidie dans les rivalités méditerranéennes.

Ces deux précédents, séparés par un demi-siècle, suffisent à montrer que la Numidie n’était pas un simple arrière-plan des rivalités méditerranéennes ; elle constituait déjà un acteur convoité, dont les fidélités pouvaient infléchir le rapport de forces. L’expédition d’Agathocle avait révélé la capacité des chefs numides à s’insérer dans les luttes impériales par des alliances opportunistes ; celle de Régulus confirma, au début du III^{e} siècle, la permanence de ce pragmatisme diplomatique.

Il apparaît alors que l’irruption de Rome en Afrique ne fit qu’intensifier une dynamique déjà installée : toute puissance cherchant à vaincre Carthage devait, d’une manière ou d’une autre, composer avec les royaumes et tribus numides.

C’est dans ce cadre, déjà éprouvé par ces expériences antérieures, que prend place le grand cycle des guerres puniques. Elles marqueront une étape décisive pour Carthage et Rome, bien sûr, mais aussi pour Syphax et Massinissa, dont les choix stratégiques allaient profondément influer sur l’issue et la configuration politique de l’Afrique du Nord et de la Méditerranée occidentale.

V. Les guerres puniques et la montée en puissance numide

La première guerre punique (-264 à -241) : Une entrée en scène prudente

Politiquement faibles et fragmentés, les Numides sont réduits à un rôle de force d'appoint, employée comme cavalerie légère sous le contrôle de Carthage. Leur engagement est périphérique : ils ne participent pas aux décisions stratégiques. Toutefois, sur le terrain, ils sont déjà précieux.

Ainsi, à la bataille du Bagradas en -255, leur mobilité, alliée aux éléphants et à la phalange reformée par le Spartiate Xanthippe, mercenaire au service de Carthage, contribue largement à l'anéantissement de l'armée du consul Régulus[31]. De même, selon Diodore, ils sont utilisés en Sicile pour harceler l'ennemi plutôt que pour livrer bataille de front.

Ces engagements, bien que secondaires, révèlent aux Numides le poids qu'ils peuvent avoir dans le conflit entre les deux puissances méditerranéennes. Pour Rome, cette première expérience met en lumière deux enseignements : la cavalerie numide est un atout tactique décisif qu'il faudra apprendre à mobiliser, à l'instar de Carthage ; et les limites logistiques de ses opérations en Afrique, notamment les pertes subies lors de tempêtes[32], soulignent la nécessité de s'appuyer sur des alliés locaux. Car un allié numide fiable, sur place, aurait pu réduire l'impact des tempêtes, améliorer les relais logistiques et sécuriser les débarquements.

Cette entrée en matière prépare le terrain à l'alliance stratégique que Rome cherchera vainement à nouer,

[31] Polybe livre I, 29–36

[32] Après la défaite de Régulus, la flotte romaine venue récupérer le reste de l'armée, fut prise dans deux tempêtes successives au large du cap Hermæum (Cap Bon) et de Camarina, et perdit plusieurs centaines de navires et des dizaines de milliers d'hommes. Polybe, I, 37-38.

d’abord, avec Syphax, avant de s’assurer le soutien de Massinissa lors de la deuxième guerre punique.

La deuxième guerre punique (-218 à -202) : Rome, Syphax et Massinissa, une alliance de circonstances

Tandis que pendant la première guerre punique ils étaient confinés à un rôle de supplétifs sacrifiables, les Numides voient leur importance s'imposer lors de la deuxième guerre punique. En -211, en Hispanie, Massinissa, alors au service des Carthaginois, mène la cavalerie numide contre les troupes romaines. Lors d'un engagement qui implique les deux frères Scipion, au sud de l'Èbre, il enveloppe les lignes romaines et précipite la mort de Publius Cornelius Scipio, le père du futur Scipion l’Africain.

Appien confirme son rôle, décrivant l’appui décisif des Numides dans la défaite romaine. Même si Polybe, plus sobre, ne le cite pas explicitement, la tradition latine a retenu son nom[33]. On ne peut s’empêcher d’imaginer le paradoxe intime qui plane sur cette alliance ultérieure : Massinissa, atout décisif de Rome à Zama[34], portait dans sa mémoire d’avoir contribué à l’anéantissement d’une génération antérieure de Scipions.

Ce contraste nourrit une lecture presque théâtrale de son destin : meurtrier involontaire du père, il se fera le

[33] Polybe, (XI, 20-23), écrivant environ 60 ans après les événements, n’implique pas Massinissa dans la mort de Publius Scipion. Tite-Live, (XXV, 32) près de deux siècles plus tard, lui attribue un rôle décisif, tandis qu’Appien, (Ibérique, 16), écrivant trois siècles et demi après les faits, le hisse au rôle de principal protagoniste. Cette évolution révèle combien la tradition historiographique romaine, fascinée par Massinissa, en a progressivement fait une figure héroïque et paradoxale.

[34] Une des plus grandes et des plus importantes batailles antiques. Elle a eu lieu en -202 durant la 2ème guerre punique, près de Zama, dont la localisation exacte reste débattue, et son issue mit fin aux opérations militaires. L’intervention, au côté de Scipion, du contingent massyle de Massinissa, formé de 6000 fantassins et de 4000 cavaliers, selon Polybe, a été décisive dans la victoire contre l’armée carthaginoise, menée par Hannibal.

compagnon d’armes du fils. Dans cette dialectique, Massinissa incarne à lui seul la bascule du rapport de force en Méditerranée : d’abord allié à Carthage, il retourne le poids de sa cavalerie contre ses anciens alliés, et inscrit son nom dans l’histoire comme l’artisan africain de la victoire romaine.

Cette bascule se concrétise dès le printemps -203, lors d'un épisode déterminant de la guerre : l’incendie des camps de Syphax et d'Hasdrubal près d’Utique.

Constatant que les camps carthaginois et numide étaient distants l’un de l’autre, Scipion, avec l’appui des troupes de Massinissa, lança un assaut de nuit contre celui de Syphax. Pris de court, ses hommes subirent de lourdes pertes et le camp fut anéanti. Hasdrubal, accourant à la rescousse, tomba dans l’embuscade préparée par Scipion.
La perte simultanée des deux camps, avec la destruction des ressources et l’effondrement du moral, marqua un tournant irréversible pour Syphax. L’opération mit en lumière l’audace de Scipion et le rôle désormais indispensable de Massinissa. Jugée déjà polémique par certains auteurs antiques pour sa brutalité et pour la ruse employée en pleine négociation[35], elle annonçait la défaite finale de la coalition formée par Carthage et Syphax aux Grandes Plaines, durant l’hiver de la même année.

Ainsi, en une génération, les Numides sont passés du rôle de troupes d’appoint tactique à celui de pivot stratégique.

Après Zama, Scipion restera l’allié et le protecteur politique de Massinissa, supervisant la succession du

[35] Scipion avait demandé à ses négociateurs de lui rapporter la configuration des camps et les dispositions défensives de Syphax, alors même qu’il prétendait négocier la paix, préparant secrètement l’attaque incendiaire.

royaume numide entre ses fils et consolidant cette nouvelle réalité stratégique. Mais Rome n’opte pas pour l’alliance avec Massinissa par choix stratégique : elle se rallie à l’option disponible.

L’alliance est avant tout militaire, la cavalerie numide étant une arme décisive dans la guerre de mouvement, mais elle repose sur un calcul simple : Massinissa a besoin de Rome pour récupérer son royaume ; Rome a besoin de Massinissa pour défaire Carthage en Afrique. Ce n’est qu’après la victoire de Zama et la réorganisation de l’Afrique du Nord orientale par Rome que Massinissa, enfin consolidé sur le trône, entreprend le patient travail d’unification des tribus numides et de transformation du pouvoir royal en structure durable.

La troisième guerre punique : Un cruel épilogue

La troisième guerre punique (-149 à -146), dont on a dit qu'elle était un post-scriptum de la deuxième, se conclut par la tragique destruction de Carthage. Pour autant, elle ne change pas les dynamiques établies par la deuxième guerre punique. Tandis que Rome confirme sa domination en Afrique du Nord orientale, Massinissa consolide son royaume et entame la transformation de la Numidie en acteur central de l’équilibre régional.

Massinissa émerge de la guerre comme l’artisan de la victoire romaine, tandis que Syphax, en dépit de la défaite, illustre, par sa capacité à exploiter les rivalités entre Rome et Carthage, tout le potentiel mais aussi les limites du jeu diplomatique numide face à la pression militaire des puissances impériales.

En définitive, ces guerres révèlent que, loin d'être un simple arrière-plan des rivalités méditerranéennes, la Numidie a su tirer parti des vicissitudes du conflit entre les deux empires, adapter ses alliances et ses engagements militaires, pour accroître son influence et son poids dans l'équilibre régional.

C'est à l'examen de ces stratégies et des motivations ayant guidé les deux chefs numides que nous allons désormais nous attacher.

VI. Syphax et Massinissa : Deux stratégies numides face à l'histoire

Depuis -218, la guerre fait de nouveau rage entre Rome et Carthage. D'abord en Italie, puis en Hispanie. En -206, Scipion remporte à Ilipa[36] une victoire décisive qui chasse les Carthaginois de la péninsule Ibérique. L'affrontement se déplace alors en Afrique.

Scipion, qui projette de débarquer près d'Utique[37], n'ignore rien des expéditions passées d'Agathocle et de Régulus et sait qu'il doit composer avec les forces locales. Carthage, bien qu'affaiblie, dispose encore de ressources importantes, notamment grâce à Syphax[38]. C'est dans ce contexte méditerranéen tendu que le parcours du roi des Massaesyles, prend toute sa dimension.

Syphax

[36] Cette défaite, en -206, prive Carthage de ses ressources hispaniques en revenus et en troupes, et la contraint à se replier sur ses seuls moyens africains.
[37] Situé à l'embouchure de la Medjerda, à une quarantaine de kilomètres de Carthage, Utique occupait une position stratégique, du point de vue militaire autant que logistique.
[38] Á la bataille des Grandes Plaines, Polybe (XV, 9) chiffre l'armée de Syphax à 50.000 fantassins et 4000 cavaliers. Quant à Tite-Live (XXX,11), il affirme : « *Il avait d'ailleurs tant d'hommes et de chevaux, que le tableau de cette puissance si longtemps florissante eût inspiré de la confiance à un prince moins barbare et moins présomptueux*. »

Bien avant que Massinissa ne parvienne à imposer son hégémonie en s'adossant à Rome, l'idée d'une union politique numide était déjà portée par Syphax. Et toute sa trajectoire montre qu'il fut plus qu'un simple précurseur ou un rival vaincu, mais le produit d'un long processus qui mènera à l'unification de la Numidie, dont Syphax représente l'un des moments culminants. Car il fut le premier à comprendre qu'une Numidie unifiée pouvait peser dans le jeu méditerranéen.

Confronté à la pression croissante de Rome et de Carthage, et conscient de l'inéluctabilité de leur affrontement, le roi massaesyle franchit un seuil inédit. Vers -206, profitant de l'instabilité dynastique au sein du camp massyle, il parvint à annexer la Massylie et réalisa ainsi une première union des deux grands royaumes numides. Tite-Live[39] mentionne explicitement cette expansion de son autorité, en insistant sur le rôle que jouèrent alors les circonstances internes aux Massyles, fragilisés par les rivalités de succession.

Cette brève unification ne saurait être comprise comme un simple fait militaire. Elle traduisait une véritable vision stratégique, issue d'une conscience aiguë des équilibres méditerranéens du moment. En s'emparant de la Massylie, Syphax affirmait une volonté de dépasser la fragmentation tribale, habituelle dans l'espace numide, pour proposer un front cohérent face à Rome comme à Carthage. Dans ce cadre, l'unification qu'il réalise renforçait considérablement

[39] AUC, Livre 29, XXXI. Comme à son habitude, Tite-Live se plait à déprécier le rôle de Syphax, affirmant que celui-ci ne se résolu à marcher contre les Massyles que sur l'insistance d'Hasdrubal : « *Excité par ces conseils, Syphax déclara la guerre à Massinissa* ». Dans le même temps il ajoute que Syphax : « *alla établir son camp sur un territoire qu'il avait souvent disputé à Gaïa*. » Ce qui révèle que les convoitises territoriales de Syphax incluaient une partie du territoire des Massyles avant l'émergence de Massinissa.

sa valeur diplomatique et le campait comme un interlocuteur de poids, et non plus comme un simple roi périphérique.

L'ambition de Syphax ne se résumait donc pas à l'expansion territoriale : elle visait à transformer la nature même du pouvoir numide, en lui conférant centralité et continuité. Et si cette union fut éphémère, elle constitua néanmoins la première expression d'une Numidie unifiée.

Dès le début de la deuxième guerre punique, Syphax s'inscrit dans une diplomatie d'équilibre. Il cherche moins à s'engager dans un camp qu'à tirer profit de la rivalité entre Rome et Carthage pour asseoir sa propre autorité. Tite-Live rapporte qu'en -213, le roi massaesyle noua des contacts avec Rome dont il sollicita l'aide pour entraîner son armée à combattre à la manière romaine[40].

Cette ouverture vers Rome ne relève pas d'un emballement : elle traduit la volonté de Syphax de tirer profit d'une situation conflictuelle pour favoriser ses propres desseins et troquer son alliance en fonction des avantages obtenus. Elle souligne également que, dans ces premiers échanges, Syphax ne se trouvait pas encore dans une situation d'antagonisme avec Rome, mais bien avec Carthage, dont la présence et les enclaves sur le littoral numide constituaient un contentieux ancien et inéluctable. Ainsi, ces premiers contacts illustrent déjà la capacité de Syphax à utiliser

[40] AUC, XXIV, 48. Rome accepta et lui envoya trois centurions pour instruire son armée à la discipline romaine. C'est ainsi qu'à la bataille des Grandes Plaines, d'après Tite-Live (XXX,11) Syphax : « *partagea sa cavalerie en escadrons, son infanterie en cohortes, comme le lui avaient appris autrefois des centurions romains* ». En définitive, même si cette coopération ne dura pas, elle éclaire la logique d'un roi qui, avant de se tourner vers Carthage, avait d'abord cherché à incarner une alternative africaine à la puissance punique.

les puissances extérieures pour renforcer sa position, tout en préservant la cohésion de son royaume.

Ce n'est qu'après l'échec de la rencontre de Siga[41], en -206, que Syphax opte pour un retournement stratégique et se tourne vers Carthage. Ce choix n’est ni impulsif ni idéologique, mais un calcul lucide. Le roi Massaesyle choisit de protéger son royaume en l'adossant à une puissance familière, avec laquelle les royaumes numides ont toujours entretenu des rapports de force mais aussi de coopération. À l’inverse de Rome, lointaine mais imprévisible, qui pouvait apparaître aux yeux de Syphax comme un danger plus radical à long terme, celui d’une domination étrangère insurmontable qui réduirait à néant toute perspective d’indépendance numide.

En échange de son alliance avec Carthage, Syphax obtient qu'elle lui rétrocède les emporia[42], points stratégiques pour la sécurité et l’intégrité de la Numidie. La mainmise sur ces comptoirs littoraux, révèle la vision d’un roi soucieux de contrôle économique et logistique autant que militaire.

Syphax ne fait donc pas reposer sa puissance sur ses seuls cavaliers : il n'a de cesse de reprendre le contrôle des enclaves carthaginoises en territoire massaesyle, indispensables pour sécuriser les points de contact entre l’intérieur numide et la Méditerranée. Ces enclaves littorales, en partie héritées de l’expansion carthaginoise[43], étaient autant de verrous

[41] Identifiée à Takembrit, dans la commune d’Oulhaça el Gharaba, wilaya de Aïn Timouchent.
[42] Bien que dans notre contexte ce mot soit associé aux villes côtières, son acception recouvre aussi bien n’importe quel centre commercial d’importance. Dans le cas de Syphax, il pourrait s’agir des places côtières de Iol (Cherchell) et de Gunugu (Gouraya).
[43] Ces comptoirs, dont l’origine fut longtemps considérée comme exclusivement punique, a été efficacement contestée au début des années 1970, et n’a plus cours désormais, au profit d’une origine fondamentalement autochtone.

stratégiques : elles concentraient les échanges commerciaux, contrôlaient l'accès aux ressources de l'arrière-pays et servaient de relais pour la circulation des armées.

Mais la guerre change la donne[44]. Aux yeux de Rome, ces enclaves restaient des possessions carthaginoises, même lorsqu'elles étaient situées en territoire numide. Les légions, en débarquant, ne feraient pas la distinction entre ce qui relevait du roi massaesyle et ce qui dépendait encore officiellement de Carthage. En cas de conflit ouvert, Syphax savait que ces comptoirs seraient exposés aux attaques romaines, entraînant le territoire numide dans la guerre, et que sa propre autorité en serait fragilisée. C'est précisément sur cet argument qu'il appuie ses négociations avec Carthage.

Ainsi considéré, la stratégie de Syphax n'est pas seulement commerciale et symbolique : elle conjugue diplomatie, sécurité et légitimité. En intégrant les emporia au royaume, il fait d'une contrainte militaire une ressource politique. Loin de n'être qu'un chef de cavaliers, il agit en stratège méditerranéen, soucieux d'arrimer la Numidie au jeu des routes, des ports et des flux qui structurent déjà le monde punico-romain. Cette approche illustre bien que Syphax ne cherche pas seulement le gain immédiat, mais la consolidation d'une autorité durable sur l'ensemble de son royaume, tout en maintenant un équilibre fragile entre Rome et Carthage.

Toutefois, cette diplomatie réversible souffrait d'une fragilité de fond : elle reposait presque exclusivement sur la personne du roi. Aucun cadre institutionnel,

[44] François Decret & Mhamed Fantar consacrent un subtil et complet exposé de cet aspect de la diplomatie de Syphax dans leur ouvrage : « L'Afrique du Nord dans l'antiquité ».

aucune aristocratie stabilisée ne permettait de prolonger et de sécuriser ces choix stratégiques. Quand Syphax est défait et capturé en -203, son réseau s'effondre aussitôt.

Habile médiateur et stratège, capable de manipuler les rapports de force pour protéger son royaume, mais privé de structures susceptibles d'assurer la continuité de son projet, le rôle de Syphax dans l'équilibre méditerranéen fut réel, mais éphémère et étroitement lié à sa seule personne. Là où Massinissa parviendra à transformer un accord stratégique en système durable, Syphax demeure l'otage d'alliances personnelles et conjoncturelles, vouées à disparaître avec lui.

La mémoire de Syphax nous est parvenue à travers le prisme des auteurs gréco-romains, tous marqués par la victoire romaine et l'alliance décisive avec Massinissa. Cette asymétrie des sources explique en grande partie l'image contrastée laissée par les deux souverains : d'un côté, Massinissa, modèle du roi « sage », fidèle et récompensé par Rome ; de l'autre, Syphax, figure du « barbare » vaincu, vainement opposé à l'ordre impérial[45]. Les sources insistent sur sa défaite et son exil à Alba Fucens, dans les Abruzzes, où il meurt en captivité, traduisant le processus d'effacement du roi numide : autrefois acteur central des équilibres méditerranéens, il devient un simple figurant dans le récit de la grandeur romaine.

De même, l'anecdote où il aurait confessé à Scipion que son malheur découlait de sa passion pour Sophonisbe illustre surtout la manière dont les auteurs romains construisent son image de barbare

[45] Voir : Mathilde CAZEAUX, « Massinissa et Syphax. Un diptyque barbare chez Tite-Live ».

intempérant [46]. Car il est peu crédible qu'un souverain aussi manœuvrier, capable de calculs diplomatiques aussi subtiles se soit abandonné à ses pulsions avec une telle crédulité[47]. Ce récit vise plutôt à accentuer la dimension émotionnelle et irrationnelle de Syphax, justifiant symboliquement sa défaite aux yeux du lecteur romain.

L'historiographie antique a ainsi produit une opposition manichéenne : Massinissa, roi civilisé et adoubé ; Syphax, chef « barbare », réduit au rôle d'ennemi captif. Cette construction mérite cependant d'être interrogée. Les sources omettent presque totalement son projet politique et diplomatique : l'unification de la Numidie, la maîtrise des emporia, sa tentative de médiation entre Rome et Carthage pour préserver la Numidie de la guerre. Loin d'être un chef inconséquent, Syphax apparaît alors comme un souverain soucieux de préserver l'autonomie numide face à deux puissances extérieures. Mais cette autonomie, dépourvue d'institutions durables, s'est effondrée avec sa chute. L'image transmise par les Romains a donc fixé durablement sa mémoire : celle d'un roi brisé et vaincu, absorbé dans le récit de la grandeur romaine. En creux, elle révèle aussi l'enjeu

[46] Les sources antiques ont très tôt associé la chute de Syphax à l'influence de Sophonisbe. Appien (Guerres puniques, 27) rapporte que Syphax, après sa capture, aurait reconnu que son malheur provenait de sa passion pour Sophonisbe, « *capable de soumettre tous les hommes à ses désirs* », et qui l'aurait détourné de l'alliance romaine. Tite-Live (Ab Urbe Condita, XXX, 12-16) insiste sur la puissance de séduction et la force de persuasion de la reine, dont les suppliques subjuguent aussi bien Syphax que Massinissa. Ces récits s'inscrivent dans un lieu commun antique : celui de la femme étrangère, à la séduction fatale, responsable de la chute des rois et des royaumes (Hélène de Troie, Cléopâtre, Didon…). Un motif qui permet de réduire des choix politiques complexes à une faiblesse passionnelle et de justifier symboliquement la défaite du « barbare » présenté comme esclave de sa libido, face à la civilisation grecque ou romaine.

[47] Tite-Live, XXIX,23 affirme ainsi qu'Hasdrubal, le père de Sophonisbe, « *profita donc de ce que Syphax était dans l'ivresse d'un nouvel amour, et lui persuada, en s'aidant aussi des caresses de sa fille, d'envoyer des députés en Sicile, à Scipion, pour le détourner de passer en Afrique, sur la foi de ses promesses antérieures* ».

idéologique de la propagande : faire de Massinissa l'allié civilisé et de Syphax le barbare vaincu, c'était légitimer la domination de Rome sur l'Afrique du Nord.

Massinissa

Avant d'aborder Massinissa, une précaution s'impose. Les sources antiques, comme l'historiographie moderne, lui accordent une place bien plus vaste qu'à Syphax. La durée exceptionnelle de son règne, son rôle décisif dans la victoire de Rome et l'image flatteuse que les auteurs romains ont transmise font de lui une figure écrasante, reléguant Syphax au rang de rival éphémère, rapidement balayé par l'histoire.

Pour restituer une comparaison équitable, il faut donc « réduire » Massinissa. Non pas en nier l'importance, mais en rapporter l'ampleur à un cadre commun d'analyse : celui des choix politiques, de la logique du pouvoir et de leur héritage institutionnel. Ce parti pris méthodologique permet d'éviter l'illusion d'un contraste disproportionné entre un grand roi et un simple figurant. L'objectif n'étant pas de mesurer la gloire ou la longévité, mais de comprendre comment deux trajectoires, aussi différentes que possible, l'une marquée par la diplomatie d'équilibre, l'autre par l'alliance exclusive avec Rome, ont abouti à une même fragilité : l'incapacité de transformer une domination personnelle en institutions durables.

1. Origines et émergence

À la mort de Gaïa, roi des Massyles, vers -206, le royaume entre dans une période de troubles. Selon la coutume numide de la primogéniture agnatique[48], le pouvoir revient à Oezalcès, frère de Gaïa, qui meurt

[48] Mode de succession où le pouvoir revient à l'aîné de la lignée et pas nécessairement aux fils.

peu après. Son fils Capussa lui succède, mais son règne est immédiatement contesté par Mézétule, prince numide issu d'une branche rivale. Dans un affrontement décisif, Capussa périt avec plusieurs de ses principaux officiers et Mézétule prend le contrôle du royaume massyle. Plutôt que de revendiquer le titre royal, il se proclame tuteur et place sur le trône le jeune Lacumazès, frère cadet de Capussa et dernier héritier de la branche légitime. Puis : « *il envoya des ambassadeurs renouveler avec Syphax les nœuds d'une ancienne hospitalité. Il voulait s'assurer ainsi de puissants secours contre Massinissa* »[49]

Ce dernier, alors en Hispanie au service de Carthage, revient en Afrique pour revendiquer son héritage, car il est à cette heure, le plus âgé des agnats de la famille royale. Il défait d'abord Mézétule et Lacumazès, reprenant temporairement le contrôle de la Massylie. Mais Syphax écrase l'armée de Massinissa[50], annexe la Massylie et unifie la Numidie pour la première fois de son histoire.

Massinissa entame alors une errance de près d'une année[51], dans l'incapacité de recouvrer seul le trône de son père. Ces vicissitudes confirment au prince massyle ce qu'il avait pressenti en Hispanie et qui l'avait amené à solliciter une entrevue avec Scipion[52], alors même qu'il combattait dans les rangs carthaginois : Il ne peut espérer recouvrer le royaume

[49] Tite-Live AUC XXIX,29

[50] En -205 : « Actes de colloque, Haut-Commissariat à l'Amazighité, 20 au 22 sept 2014 », note p 349.

[51] Tite-Live, AUC XXIX, 33 : « *il se fixa entre la province carthaginoise d'Empories et le pays des Garamantes, où il demeura jusqu'à l'arrivée de C. Laelius et de la flotte romaine en Afrique ».* C'est-à-dire en -204.

[52] Scipion ne manque pas de le lui rappeler le moment venu : « *C'est sans doute parce que tu m'as reconnu quelques qualités, Massinissa, que tu es venu d'abord en Hispanie rechercher mon amitié, et que tu as ensuite, en Afrique, confié et ta personne et toutes tes espérances à ma loyauté. »* Tite-Live AUC 30,14.

de ses aïeux qu’avec un appui extérieur. Or, Carthage a déjà fait le choix de Syphax. Massinissa conclut donc une alliance avec Scipion.

Commence alors l’épopée qui, de victoire en victoire, fera de Massinissa la figure tutélaire de la Numidie antique. Après la bataille des Grandes Plaines, vers -203, celle de Cirta, dans la foulée, puis le triomphe de Zama, en -202, il assoie puis consolide son pouvoir sur toute la Numidie et affirme, face aux factions locales et aux ambitions rivales, une légitimité qui ne sera plus disputée.

L’alliance avec Rome marque donc un tournant stratégique. Mais tout en garantissant la stabilité à court terme, elle place la Numidie sous l’influence romaine, introduisant une dépendance qui pèsera sur l’autonomie du royaume dans les années suivantes.

2. Quel legs institutionnel ?

La postérité politique de Massinissa est souvent évoquée avec emphase : il a unifié la Numidie, jeté les bases d’un royaume stable et ouvert aux influences méditerranéennes. Pourtant, l’idée selon laquelle il aurait fondé des institutions capables de structurer durablement le pouvoir en Numidie résiste mal à l’épreuve des faits. Il convient de préciser ce que l’on entend par institution : des structures stables, impersonnelles, reproductibles au-delà du fondateur, autonomes par rapport à la volonté individuelle et garantes de la continuité du pouvoir.

Massinissa règne plus d’un demi-siècle. Il impose son autorité sur les différentes confédérations tribales, encourage une politique agraire, développe les villes,

favorise les échanges. Autant d'actes qui relèvent d'un pouvoir fort, mais non institutionnalisé. L'administration reste embryonnaire, entièrement tributaire de sa personne. Aucun conseil, aucune instance collégiale, aucun corps intermédiaire ou norme formalisée ne semble émerger. Son pouvoir relève de la domination charismatique, de la centralité d'un homme, non d'un système.

Sa succession offre le révélateur le plus net de cette absence. La Numidie suivait une coutume successorale relativement assurée : la primogéniture agnatique, selon laquelle le pouvoir ne passait pas automatiquement de père en fils, mais au plus âgé des hommes de la lignée. Ce principe visait à assurer une stabilité dynastique et à éviter les conflits entre frères ou cousins. Tite-Live en témoigne explicitement à propos de la succession de Gaia : « *Le pouvoir passa, suivant l'usage des Numides, au frère du roi, Oezalcès, qui était très âgé* [53]». À la mort de ce dernier, ce n'est pas l'un de ses fils, mais l'aîné des agnats massyles, Capussa, qui fut proclamé roi. Ce n'est que plusieurs mois plus tard que Massinissa fit valoir ses droits contre Lacumazès, précisément en invoquant le fait que celui-ci n'était pas l'agnat le plus âgé.

Or, au soir de sa vie, Massinissa semble lui-même tourner le dos à cette règle. Au lieu de laisser s'appliquer la coutume, il enjoint ses fils de remettre

[53] Tite-Live, Livre XXIX, chapitre 29. Il demeure cependant une ambiguïté en ce qui concerne le mode de succession. Tite-Live indique que le royaume passa à Oezalcès, le frère de Gaïa, « *parce que Massinissa était trop jeune* ». Or, à la mort de Gaïa, en -206, Massinissa, né vers -238/-240, avait plus de 30 ans. En réalité le terme utilisé par Tite-Live, « *immaturus* » renvoie davantage, dans la perspective romaine, à une immaturité politique qu'à une jeunesse invalidante, comme elle l'était dans l'accomplissement du *cursus honorum.* Ainsi, Salluste, parlant des exploits de Massinissa en Hispanie, le qualifie de « *adulescens* » alors que nous sommes entre -211 et -208, quand Massinissa avait entre 27 et 30 ans. Là aussi, il faut considérer la perspective romaine, où l'*adulescens* est un jeune adulte entre 17 et 30 ans, apte à exercer des responsabilités militaires, mais impropre aux responsabilité politiques.

leur sort à Scipion Émilien. Ce geste est doublement révélateur. D'une part, il montre que Massinissa ne faisait pas confiance à la tradition pour garantir la stabilité du royaume après sa mort, ou qu'il la jugeait inadaptée à l'ordre nouveau qu'il avait imposé. D'autre part, il confie sa succession à une autorité étrangère, dans une logique propre au système politique romain : Scipion agit alors comme un « *patronus* », tranchant l'héritage de ses « *clientes* ». À Rome, un « *patronus* » est un homme puissant qui offre protection, appui juridique et prestige à ses « *clientes* », des personnes qui lui sont liées par un rapport de dépendance codifié, inscrit dans le droit.

Ce lien n'avait rien d'infamant : il constituait au contraire une structure légitime et fondamentale de l'ordre social. Dans ce cadre, Scipion Émilien considérait Massinissa non comme un allié égal, mais comme un « client » illustre qui lui était subordonné, dont il assurait la continuité politique en échange d'une fidélité constante. Le respect, voire l'amitié réelle, que les deux hommes se témoignaient, n'excluait pas cette hiérarchie implicite, clairement admise par les deux parties. Ce cadre explique pourquoi Scipion arbitre la succession sans remettre en cause l'unité du royaume : En partageant les attributs du pouvoir entre les héritiers, sans démembrer le royaume, il préserve un équilibre qui renforce l'influence de Rome et consolide son réseau de dépendances. Il agit ainsi au mieux des intérêts du parti dont il est le chef, celui de la noblesse sénatoriale romaine, dont les objectifs stratégiques n'ont aucun intérêt à voir émerger un État numide fort, stable, et doté d'institutions pérennes.

En somme, les décisions de Scipion ne sont ni celles d’un médiateur impartial ni celles d’un simple exécutant d’une volonté souveraine clairement formulée. On pourrait s’attendre, du fait de la mise en désuétude du système ancestral de succession par Massinissa, que Scipion remplisse un rôle d’exécuteur testamentaire, chargé de mettre en œuvre les dispositions arrêtées préalablement avec Massinissa. Or, tout porte à croire que le roi n’a pas fixé les termes de sa succession, ou qu’il s’y est résolu en dernière extrémité. Il avait fait mander Scipion auprès de lui sur son lit de mort, mais celui-ci arriva trop tard pour recueillir ses dernières volontés. L’arbitrage de Scipion ne repose donc pas sur un mandat explicite, mais sur la légitimité que lui confère sa position dans l’ordre politique romain, et le rapport de sujétion dans lequel il tient les héritiers de Massinissa. Mais en confiant sa succession à Scipion, sans rien transmettre de formalisé, Massinissa institue lui-même la nature profondément asymétrique du lien entre Rome et la Numidie. Ce geste, loin de stabiliser le pouvoir, en révèle la dépendance : c’est à une autorité étrangère qu’il revient désormais de trancher les équilibres internes du royaume, au détriment de toute tentative d’institutionnalisation durable.

La suite confirme cette fragilité. Micipsa, désigné par Scipion, devra plus tard intégrer Jugurtha à la succession, sous la pression directe du même Scipion. À la mort de Micipsa, le royaume plonge aussitôt dans la rivalité dynastique. Aucune instance, aucune autorité régulatrice ne parvient à contenir la crise. Adherbal, l’un des héritiers, ira jusqu’à déclarer devant le Sénat, selon Salluste, que Micipsa lui avait confié

que la Numidie appartenait à Rome[54] : signe éclatant que la légitimité dynastique ne repose plus sur la tradition agnatique, mais sur l'approbation de la puissance impériale.

Enfin, la capture de Jugurtha marque, à elle seule, la fin de la guerre qu'il menait depuis sept ans. Rome n'a pas à soumettre un appareil d'État, ni à négocier une reddition : il suffit de capturer un homme pour que toute résistance s'effondre. C'est là l'indice le plus clair de l'absence d'institutions : le pouvoir s'incarne dans une figure, non dans une structure.

Il faut donc relativiser l'idée d'un legs institutionnel numide. Massinissa a unifié un territoire, bâti une domination, mais non un État. Il a transformé la logique tribale, mais sans enraciner cette transformation dans un cadre durable. Sa rupture avec la tradition successorale numide marque, paradoxalement, moins une modernisation qu'une personnalisation extrême du pouvoir, qui précarise la transmission et fragilise l'ensemble.

VII. Les coûts cachés des stratégies numides

En définitive, malgré leurs trajectoires différentes, Syphax et Massinissa partagent une même limite : leur pouvoir repose sur leur personne et non sur des institutions durables.

Cette fragilité invite à examiner les coûts cachés de leurs stratégies, en comparant leurs réussites et leurs vulnérabilités.

1. La stratégie de Syphax

[54] Salluste, dans le « *Bellum Jugurthinum* » fait dire à Adherbal : « *Sénateurs, Micipsa, mon père, me prescrivit en mourant de considérer la couronne de Numidie comme un pouvoir qui m'était délégué, et dont vous aviez la disposition souveraine* »

Fragilité institutionnelle

Le projet politique de Syphax, unifier et élever la Numidie au rang d’acteur majeur de la Méditerranée, ne repose sur aucun appui institutionnel et tout entier sur sa personne. Sa défaite à la bataille des Grandes Plaines fait cruellement ressortir l'inanité d'un tel projet au regard des moyens dont il dispose et, plus encore, de ceux que lui oppose Massinissa.

Isolement stratégique

En refusant de s'intégrer à l'orbite romaine pour préserver sa souveraineté, Syphax fait un choix périlleux. Car il se coupe des relais diplomatiques à Rome, puissance montante, de l’accès privilégié aux circuits commerciaux contrôlés par les alliés romains et d'une reconnaissance institutionnelle durable. Ce choix est d'autant plus périlleux qu'il rejoint Carthage alors que la puissance punique amorce son déclin.

Vulnérabilité aux rapports de force extérieurs

L’alliance avec Carthage, réactivée par son mariage avec Sophonisbe, repose sur une lecture rationnelle de la situation vers -206, mais devient rapidement obsolète en moins de deux ans. L’arrivée de Scipion, les rapides victoires romaines et la défaite de Carthage à Zama scellent le sort de Syphax, sans qu’il ait pu ajuster sa position.

Diplomatie incarnée

Syphax joue de la rivalité entre Rome et Carthage avec brio. Il parvient, un temps, à faire reconnaître son autorité par les deux puissances, et à monnayer son soutien contre des avantages territoriaux ou symboliques. Mais cette diplomatie est essentiellement incarnée : elle dépend de sa personne, de son prestige

personnel, ce qui la rend fragile et incapable de survivre à un renversement brutal du rapport de forces.

2. La stratégie de Massinissa

Massinissa incarne la réussite d'une stratégie d'alliance avec Rome qui, en apparence, lui assure un pouvoir durable et unifié sur la Numidie. Pourtant, ce succès manifeste cache une dépendance politique et stratégique fondamentale qui fragilise à terme la souveraineté numide.

En adossant sa légitimité à Rome, Massinissa crée une vulnérabilité structurelle. Ses successeurs héritent d'un royaume puissant, mais dont l'autonomie dépend du bon vouloir romain. Cette force apparente masque une fragilité politique fondamentale, qu'illustre l'épisode de Sophonisbe.

En -203, à la bataille des Grandes Plaines, Rome et Massinissa remportent une victoire décisive sur l'alliance de Syphax et des Carthaginois. Syphax, mis en déroute, fuit vers Cirta. Il est poursuivi et rattrapé par Massinissa et Laelius, le lieutenant de Scipion. Un nouvel affrontement a lieu près de la ville : Syphax est vaincu de nouveau. Enchaîné, il est exhibé devant les murs de Cirta, qui capitule sans combattre. Conduit à Scipion, il est destiné à être montré au triomphe du chef romain en -201[55].

Au seuil même du palais de Cirta, Massinissa retrouve Sophonisbe[56], devenue l'épouse de Syphax pour sceller

[55] Tite-Live (AUC, Livre XXX) affirme que c'est Massinissa lui-même qui a remis Syphax à Scipion, tandis que Polybe ne précise pas qui l'a conduit à Scipion, insistant plutôt sur la coordination entre les chefs massyle et romain.

[56] Célèbre pour sa beauté et son éducation, sa vie tragique inspira très tôt poètes et dramaturges (Trissino, 1514 ; Corneille « *Sophonisbe* » ; Voltaire, « Sophonisbe » dite "*Tragédie de Mairet réparée à neuf*").

l’alliance avec Carthage, alors qu'elle avait été naguère promise au prince massyle. Dominé par sa volupté, "*comme le sont tous les Numides*[57] ", il cède à l'envoûtante carthaginoise, qui l’adjure de ne pas la livrer aux Romains, et l’épouse[58], croyant ainsi la protéger. Mais la nouvelle parvient à Scipion. Celui-ci réprimande vertement Massinissa[59]. Sophonisbe, affirme-t-il, fait partie du butin de guerre romain. Massinissa n’en recevra que ce que la République voudra bien lui accorder. Scipion exprime ainsi le pouvoir symbolique de Rome.

Meurtri mais fidèle à sa promesse, Massinissa choisit de ne pas livrer la reine vivante et lui fait parvenir du poison. Elle le boit sans faiblir, préférant la mort à l’humiliation de la captivité.

On présente souvent cet épisode comme une tragédie amoureuse. Mais il révèle aussi autre chose : il montre très concrètement les limites du pouvoir d’un allié de Rome. En obligeant Massinissa à renoncer à cette union, Scipion lui rappelle que certaines décisions, surtout diplomatiques ou symboliques, ressortissent à l’autorité de Rome. Massinissa conserve de larges pouvoirs : il frappe monnaie, dirige son armée,

[57]Tite-Live XXX, 12, « *ut est genus Numidarum in uenerem praeceps*… ». La récurrence de ce stéréotype dans l’œuvre de Tite-Live en fait un véritable fil conducteur dans la description qu’il donne des Numides et de leur supposée « *intemperantia* », exact pendant de la supposée tempérance romaine.

[58] D’après Tite-Live (XXX, 12), Sophonisbe supplia Massinissa, au nom de leur origine africaine commune, de ne pas la livrer aux Romains, et, à défaut, de lui accorder la mort pour éviter l’humiliation de la captivité. Et comme *« son langage ressemblait plus à des caresses qu’à des prières, il se laissa capturer par l’amour de sa captive.* »

[59] Tite-Live (XXX, 14, 11) rapporte cette admonestation : « *Domine ton cœur ; prends garde de ne pas gâter de nombreuses qualités par un seul vice, et de ne pas perdre la récompense de tant de belles actions par une faute plus grande qu’est la cause de cette faute*. » Tite-Live affirme que c’est « *par ses prières* » que Massinissa convainquit Laelius, le lieutenant de Scipion, de laisser ce dernier décider du sort de Sophonisbe : partager le sort de Syphax où celui de Massinissa.

redistribue les terres et impose son autorité sur les Numides unifiés. Mais son indépendance est partielle. La République ne s'immisce pas dans chaque affaire interne, mais elle garde le contrôle sur la diplomatie, la guerre et l'ordre régional. Le rappel à l'ordre de Scipion devient un précédent : c'est un signal clair que l'autorité suprême n'est pas numide. C'est le point de bascule qui fait du royaume numide un état subordonné à Rome.

Un siècle plus tard, les Romains le rappelleront à Jugurtha. Ce modèle, un pouvoir local autonome mais subordonné, annonce ce que sera plus tard l'organisation des provinces romaines : « le sol appartient au peuple romain ou à César »[60]. Dès l'affaire Sophonisbe, la Numidie entre dans cette logique impériale. Une domination morale autant que politique.

L'épisode ne marque pas la fin de l'autonomie de Massinissa, mais il en fixe les limites. En exigeant la remise de Sophonisbe, Scipion ne nie pas son prestige royal : il le cadre et le redéfinit. Il lui impose aussi des valeurs : loyauté, tempérance, maîtrise de soi, discipline. Rome apparaît alors non seulement comme une puissance militaire et politique dominante, mais aussi comme un modèle moral auquel les alliés doivent se conformer.

Le lien « *patronus/cliens* » dépasse donc la simple alliance militaire : il façonne l'identité et le comportement des rois alliés. Sophonisbe, dans cette lecture, devient plus qu'une héroïne tragique : elle incarne les limites de la souveraineté numide, sur le

[60] *« In provinciali solo dominium populi Romani est vel Caesaris »*

plan politique comme sur celui des valeurs. C’est dans cette double contrainte, autonomie encadrée et discipline morale, que se révèle toute la complexité de l’alliance avec Rome.

En définitive, plus Massinissa réussit, plus il devient précieux à Rome, mais aussi plus dangereux. Son succès même génère les conditions de la future méfiance romaine envers ses héritiers. Jugurtha paiera le prix de cette contradiction : trop fort pour être ignoré, trop faible pour être indépendant.

VIII. Le paradoxe temporel

Un facteur trop négligé dans l’analyse des décisions de Syphax et Massinissa est leur âge au moment des événements cruciaux qui se sont déroulés entre -206 et -203. Cet aspect peut concourir à éclairer certaines différences de vision politique.

Syphax, probablement né vers -250, était alors proche de la cinquantaine, à la tête d’un royaume qu’il cherchait à préserver et à renforcer. Son orientation diplomatique, refus d’une allégeance trop explicite à Rome ou à Carthage, puis basculement calculé vers cette dernière, traduit le choix d’un souverain expérimenté, attaché à la stabilité d’un ordre qu’il a contribué à bâtir. Sa prudence procède moins de la faiblesse que d’une conscience aiguë des fragilités internes.

Massinissa, né vers -238, n’avait guère plus de trente-cinq ans lorsqu’il scella son alliance avec Rome. Son autorité encore fragile le contraignait à une posture offensive : initiatives audacieuses, ruptures d’alliances, mobilité stratégique, reconfiguration rapide des fidélités. Sa jeunesse alimente une vision plus hardie, voire plus cynique, de la conquête du pouvoir.

Leur écart d’âge traduit également une différence de temporalité politique : Syphax gouverne depuis une position constituée qu’il cherche à consolider ; Massinissa agit depuis une position incertaine qu’il doit établir. L’un se préoccupe de préserver un ordre fragile, l’autre d’en créer un neuf.

Mais ni l’un ni l’autre ne dote son autorité d’une assise institutionnelle durable. À court terme, leurs choix paraissent cohérents : sauvegarder un ordre existant ou bâtir une légitimité nouvelle. À long terme, la fragilité structurelle apparaît : la défaite de Syphax et la dépendance de Massinissa révèlent les limites d’un pouvoir reposant sur la personne du roi, sans mécanismes de succession ni institutions solides.

Chez Syphax, cette limite se traduit par une logique défensive qui empêche d’instituer une souveraineté durable. Massinissa, arc-bouté à Rome, convertit cette dépendance en levier stratégique. Mais ce qui apparaît d’abord comme un calcul de survie devient, au fil d’un règne de plus d’un demi-siècle, une souveraineté personnalisée, concentrée dans la figure royale.

La fragilité institutionnelle n’est alors pas immédiatement visible : à la mort de Massinissa, le partage du royaume par Scipion se fait sans heurts. Ce n’est qu’à la mort de Micipsa que les tensions dynastiques révèlent pleinement les limites d’un

système centré sur le roi. Or, s'il est probable que cette fragilité tient avant tout à l'absence d'institutions capables de dépasser la personne du souverain, les raisons qui fondent cette absence restent difficiles à identifier.

Pourtant, Syphax et Massinissa avaient vu, après la défaite de Cannes[61], que Rome s'était relevée grâce à la force de ses institutions collectives[62], qui lui permirent de reprendre le combat malgré la perte d'une immense armée. Mais en Numidie la société est restée comme enchâssée dans l'organisation tribale et lignagère. Le pouvoir a continué de reposer avant tout sur l'autorité personnelle du chef, sur sa capacité à rassembler les clans, non sur des institutions collectives solides ou des lois abstraites. Même après l'unification, la Numidie est restée dominée par des liens familiaux forts et des rivalités internes.

Bien que familiers des modèles politiques de Rome et Carthage, Syphax et Massinissa ont donc privilégié une conception quasi patrimoniale du pouvoir[63] : l'alliance personnelle, le contrôle charismatique, l'adaptation à

[61] La plus terrible défaite de l'histoire de Rome. La bataille, qui s'est déroulée en -216, lors de la deuxième guerre punique, près du fleuve Aufido, actuel Ofanto, dans la région des Pouilles, a opposé les 80.000 hommes de l'armée romaine aux 50.000 de l'armée d'Hannibal. Par une inspiration de génie, Hannibal a enfermé l'armée romaine dans une nasse, massacrant près de 70.000 Romains, dont le consul Paul Émile et 80 sénateurs.

[62] Il convient toutefois de rappeler que Rome ne s'est dotée d'institutions stables et pérennes qu'après une longue période monarchique. Entre sa fondation (mythique) en -753 et l'instauration de la République, en -509, la cité a été dirigée par sept rois (Tite-Live, AUC, Livre I), qui concentraient l'ensemble des pouvoirs politiques, religieux et militaires. Les institutions, alors embryonnaires, étant étroitement liées à la personnalité du souverain.

[63] Selon Polybe (*Histoires* -XXXI, 23), Massinissa aurait fait don d'environ 850 hectares (*10 000 plèthres*) à chacun de ses fils. Ces dons fonciers massifs illustrent le caractère patrimonial du règne de Massinissa. L'autorité repose ici sur la personne du souverain et sur des liens de fidélité personnels, plutôt que sur des institutions impersonnelles et formalisées. Le fait qu'il puisse ainsi disposer des ressources du royaume, comme un père de famille de ses biens privés, confirme l'absence de conseil, de structure collégiale, de corps intermédiaire ou de norme durablement instituée.

chaque contexte. Massinissa, en particulier, a certes emprunté certains usages à Carthage ou à Rome, monnaie, armée régulière, ville, mais il n'a pas repris leurs institutions politiques profondes. Les structures collectives restaient mineures ou dépendaient encore trop de sa personne.

Le contexte politique, dominé par la guerre quasi permanente et les rivalités dynastiques, a peut-être favorisé la concentration du pouvoir autour du roi : déléguer à des institutions aurait pu apparaître comme une faiblesse au sein d'une société où le pouvoir reposait largement sur l'autorité personnelle et charismatique.

Par ailleurs, transposer les institutions romaines ou carthaginoises nécessitait plus qu'une simple imitation. Cela demandait l'adoption d'une culture politique et sociale qui n'existait pas dans la Numidie du IIIe siècle av. J.-C. En somme, les tentatives de Massinissa pour doter la Numidie d'institutions sont restées limitées[64]. À sa mort, c'est Rome qui règle sa succession ; après Micipsa, la guerre civile éclate et le royaume finit absorbé, faute de structure pour régler les tensions successorales.

En fin de compte, l'absence d'institutions impersonnelles et stables chez Massinissa et Syphax parait inhérente aux conditions sociales et politiques qui prévalaient alors. Le pouvoir, fondé sur la personne du roi, rendait improbable l'émergence d'institutions durables comme à Rome ou Carthage.

[64] Massinissa établit une administration locale avec des gouverneurs et des chefs tribaux. Il s'appuya sur un conseil restreint comprenant plusieurs membres de sa famille, instaura une monnaie frappée à son effigie et maintint une armée régulière. Ces mesures modernisèrent l'organisation numide mais restèrent centrées sur la personne du roi, sans permettre une pérennité institutionnelle durable. Voir : « Gabriel Camps, *Massinissa et la formation du royaume numide*, 1988 ; Encyclopédie berbère, « Massinissa », 2010.

On pourrait croire que la longévité des règnes de Massinissa (50 ans) et Micipsa (30 ans), marquée par la stabilité politique et la prospérité, confirmait le bien-fondé de la stratégies massinissienne. En réalité, cette stabilité est restée dépendante de la personnalité du roi, non d'un système perpétuable. Tant que le souverain était charismatique, il pouvait gérer les rivalités internes. Mais rien ne garantissait que cette stabilité lui survivrait. Les chefs de clan conservaient leur autonomie, et la légitimité royale passait par la négociation permanente avec eux. La difficulté qu'eut Massinissa à imposer son autorité à certains notables, comme Aphter[65], illustre les limites d'un pouvoir qui devait parfois s'appuyer sur Rome pour arbitrer des conflits internes.

De sorte que la stabilité observée sous Massinissa ou Micipsa tenait aussi à l'arbitrage et à la protection de Rome, qui décourageait les ambitions rivales. Mais cette stabilité était extérieure : l'ordre venait moins d'un système interne que du soutien d'une grande puissance.

Finalement, la longévité des règnes de Massinissa et de Micipsa ne contredit pas la nature patrimoniale du pouvoir numide : elle en constitue la force et la limite. Tant que des chefs charismatiques régnaient, la stabilité tenait. Mais l'absence d'institutions

[65] Aphter, notable ou prince numide, refusa de se soumettre à l'autorité de Massinissa vers 193 av. J.-C. et quitta la Numidie avec tout son lignage. Selon Gabriel Camps (Aphter, Encyclopédie berbère, fasc. 5, 1988), il se serait réfugié en direction de l'Est, sur les terres carthaginoises. Empêché de le poursuivre sans violer cette frontière, Massinissa fit appel au Sénat romain pour lever l'obstacle carthaginois. Cet épisode révèle les difficultés éprouvées par Massinissa à imposer durablement son pouvoir dans un espace encore structuré par les fidélités lignagères, les limites de la souveraineté numide après l'unification du royaume, ainsi que la fonction d'arbitre croissante que Rome commençait à exercer en Afrique. Pour la bonne règle, il faut préciser que nous n'avons pas trouvé trace de la référence indiquée par G. Camps dans Tite-Live (xxxiv, 62). Il est possible que le grand historien ait lui-même eu recours à des sources secondaires ou fragmentaires.

impersonnelles a empêché le royaume de leur survivre. Aussi stable qu’il ait pu sembler sous des rois d’exception, le projet numide s’est éteint parce qu’il est resté fondé sur un pouvoir personnel, non sur des institutions capables d’en garantir la continuité.

IX. Conclusion

Syphax et Massinissa ne furent pas de simples souverains locaux. Chacun, par ses choix et ses alliances, influença directement le déroulement de la deuxième guerre punique, conditionnant le destin immédiat de la Numidie et sa position dans l’équilibre méditerranéen.

Syphax, prudent et calculateur, tenta de préserver un royaume déjà constitué, jouant habilement des rivalités entre Rome et Carthage. Massinissa, encore jeune mais aguerri par une longue pratique militaire, adopta une stratégie offensive, s’alliant à Rome pour reconstruire et étendre son royaume. L’un échoua à préserver le pays de la guerre, l’autre le précipita dans le conflit pour servir ses ambitions. Mais quelle que fut la voie choisie par les deux protagonistes, résistance isolée

pour Syphax, dépendance clientélaire pour Massinissa, elle fit de la Numidie le pivot d’un affrontement qui, à l’échelle du monde alors connu, prenait les dimensions d’une guerre mondiale.

La coalition formée par Syphax et Carthage, malgré son poids militaire, souffrait d’un manque de cohésion et de chefs affaiblis, tandis que Rome, rajeunie par Scipion, imposait discipline et unité à ses alliés. C’est dans ce contexte que Syphax et Massinissa démontrèrent, à travers deux stratégies opposées, qu’un royaume périphérique pouvait peser sur le jeu des grandes puissances, même si cette influence restait étroitement dépendante de l’autorité personnelle et de l’habileté politique de ses souverains.

Mais l’impact le plus durable de leurs choix ne se mesurait pas seulement sur le plan militaire mais dans la capacité de la Numidie à se constituer en État stable. Outre l’irrésistible ascension de Rome, les causes de l’échec final des stratégies de Syphax et de Massinissa tiennent à la fragilité structurelle de la Numidie. Son organisation tribale et lignagère faisait reposer le pouvoir sur l’autorité personnelle du roi, sur sa capacité à rassembler les clans, et non sur des institutions solides et durables. Même Massinissa, malgré ses emprunts aux usages romains et carthaginois, armée, monnaie, urbanisme, ne put, ou ne voulut, instaurer de structures collectives indépendantes capables de survivre à sa personne. Si l’alliance avec Rome lui offrit les moyens de ses ambitions, elle constitua aussi un piège politique. En s’appuyant sur une puissance hégémonique, la Numidie gagna un protecteur puissant, mais perdit une part importante de son autonomie. Car, tout en soutenant Massinissa pour affaiblir Carthage, Rome

prit soin de toujours contenir les velléités d’indépendance numides en maintenant la dépendance politique et militaire de son allié.

Cette situation illustre le dilemme auquel sont confrontés les royaumes périphériques : s'adosser à la puissance d’un « patron », dans son acception romaine, pour faciliter leur essor, mais au prix de la souveraineté réelle ; ou refuser cette dépendance et risquer l’isolement et l’exclusion géopolitique.

En fin de compte, la relégation mémorielle de Syphax, banni de l’histoire pour avoir refusé l’alliance romaine, comme la succession de Massinissa, qu’il remit à l’arbitrage de Rome, révèlent combien la stabilité du royaume numide dépendait moins de l’État que du charisme du souverain et du soutien extérieur. Et le destin des deux grands rois souligne, de façon exemplaire, que si le charisme individuel peut faire l’histoire, seules des institutions stables peuvent la perpétuer. La suite devait en apporter la preuve : après l’éclat du règne de Massinissa, la lutte pour la succession qui s'ouvrit à la mort de Micipsa et se ponctua par la défaite de Jugurtha, scellant l’échec du modèle massinissien, ouvrit la voie à la transformation du royaume en province romaine.

Mais à travers Syphax et Massinissa, c’est tout un modèle politique méditerranéen qui se profile : celui des royaumes tampons, ballottés entre deux empires et contraints de choisir entre la fierté solitaire et la dépendance protectrice. La Numidie du IIIème siècle, à la fois fière et fragile, fut le théâtre d’une tentative inédite visant à transformer une mosaïque tribale en royaume souverain au cœur d’un monde dominé par des puissances universelles. Cette tentative échoua,

mais elle annonçait déjà l’une des grandes constantes de l’histoire : le difficile équilibre entre puissance interne et insertion impériale. En ce sens, la chute du royaume numide ne marque pas seulement la fin d’une dynastie ; elle scelle la première rencontre décisive entre l’Afrique et Rome, qui allait profondément transformer l'équilibre du Maghreb antique.

Table des matières

Introduction

- Note sur l’emploi des termes « Numides », « Numidie », « Berbères » et « Puniques »
- Préambule

I. Deux destins numides

- Syphax
- Massinissa

II. Le contexte géopolitique des guerres puniques et l’enjeu numide

III. La Méditerranée occidentale avant les guerres puniques

- Rome et Carthage : deux logiques irréconciliables
- Brefs aspects socioculturels de la Numidie : des acteurs intégrés au monde méditerranéen
- Langues et influences linguistiques en Numidie : la polyglossie comme atout
- Interactions avec le monde grec

IV. Des prémices oubliés, révélateurs d’un territoire disputé

- L’expédition d’Agathocle

- L’épisode de Régulus : une nouvelle preuve d’un jeu diplomatique numide préexistant

V. Les guerres puniques et la montée en puissance numide

- La première guerre punique (-264 à -241) : une entrée en scène prudente
- La deuxième guerre punique (-218 à -202) : Rome, Syphax et Massinissa, une alliance de circonstances
- La troisième guerre punique (-149 à -146) : un cruel épilogue

VI. Syphax et Massinissa : deux stratégies numides face à l’histoire

- Syphax
- Massinissa
    - Origines et émergence
    - Quel legs institutionnel ?

VII. Les coûts cachés des stratégies numides

- La stratégie de Syphax
- La stratégie de Massinissa

VIII. Le paradoxe temporel

IX. Conclusion

Bibliographie

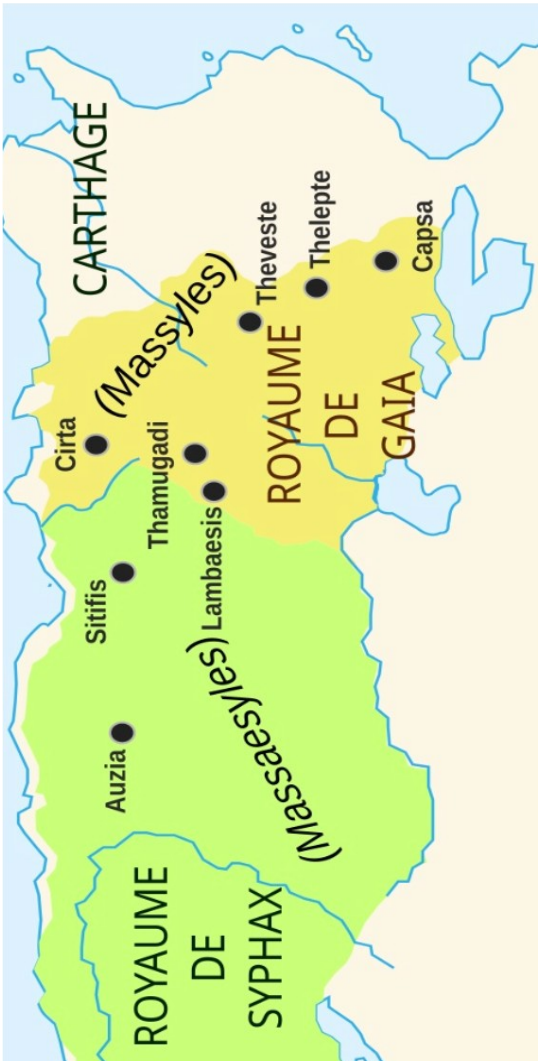
- Tite Live : Ab Urbe Condita libri
- Polybe : Histoires
- Appien : Histoire romaine
- Diodore de Sicile : Bibliothèques historiques, livres XIX et XX.
- G. Camps : Massinissa ou les débuts de l’histoire.
- Gabriel Camps : Les Numides et la civilisation punique.
- François Decret & Mhamed Fantar : L’Afrique du Nord dans l’antiquité.
- Colloque : Le royaume des Massaesyles, Syphax et la rencontre de Siga, 206 av. J.-C., Ain Timouchent, 2018, organisé par le Haut-Commissariat à l’Amazighité. ENAG éditions.
- Serge Lancel : Carthage.

Articles complémentaires et ressources numériques

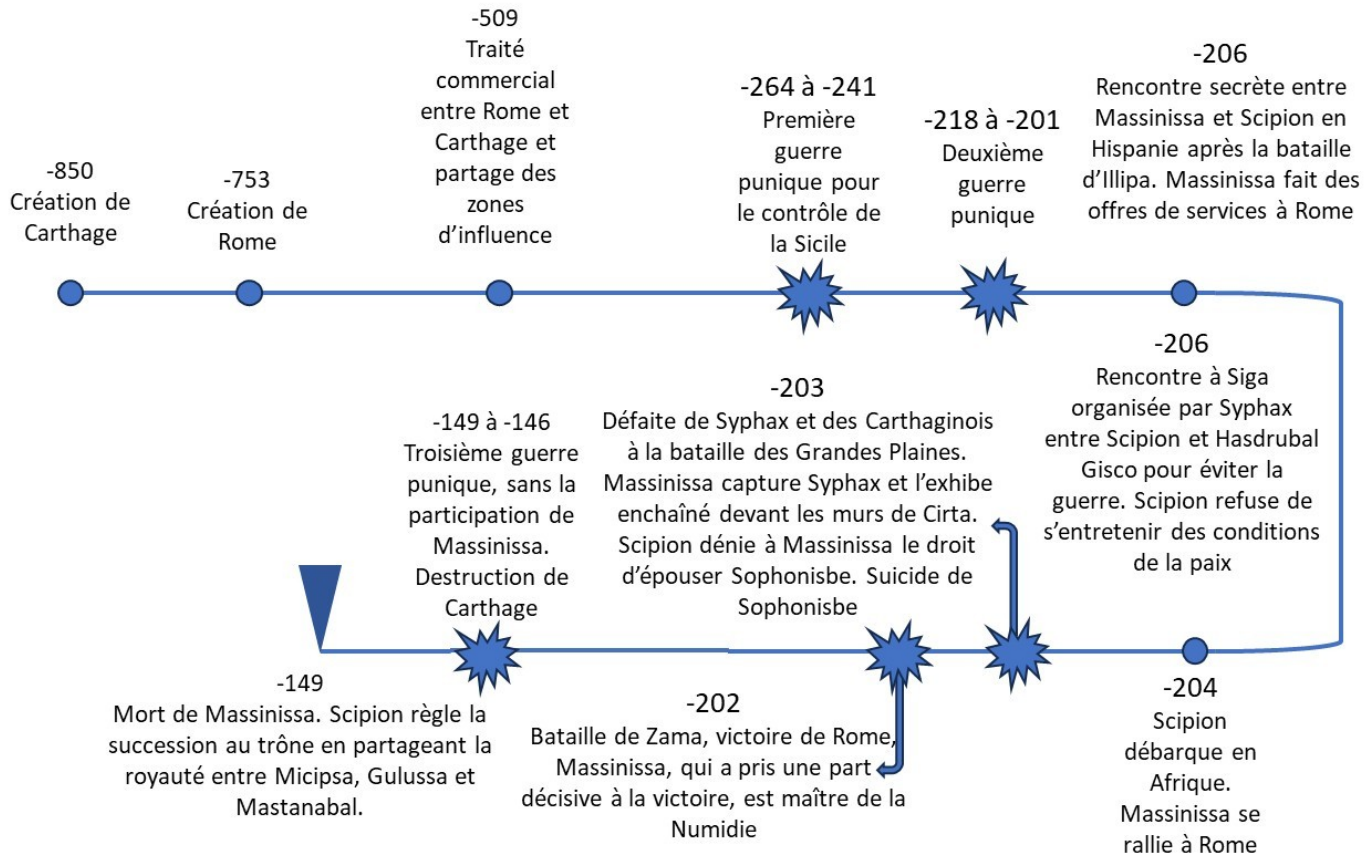
- Y. Ben Zekri : Le pouvoir numide entre autonomie et dépendance *Karthago*, 2011.

- Mathilde Cazeaux : Massinissa et Syphax. Un diptyque barbare chez Tite-Live.
- Charles-Alban Horvais : L’expédition d’Atilius Regulus en Afrique (256-255 av. J.-C.). Une remise en contexte.
- Mansour Ghaki, Jean-Pierre Laporte et Xavier Dupuis : Encyclopédie Berbère N 76 : Numides, Numidie.
- S. Chaker : Libyque, écriture et langue. https://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/344
- Jean-Marie Lassère : Encyclopédie berbère « Massinissa ».
- Marie-Rose Guelfucci : Troie, Carthage et Rome : les larmes de Scipion.
- Bibliotheca Augustana : Livre XXII : Agathocle
- Mohammed Ibn Najiallah**:** La question de l’ethnonyme « Amazigh » à la lumière des sources antiques et médiévales.
- Mohammed Aoulad Taher : L'Hellénisme dans le royaume numide au IIe siècle AV JC.

Annexes



Chronologie des évènements



Les principaux acteurs

Acteur	Position initiale	Alliances / Relations	Évolution de la position
Syphax	Roi massaesyle	Alliances avec Carthage, puis Rome, puis retour à Carthage	Isolement progressif, chute après la défaite.
Massinissa	Prince massyle	Alliance initiale avec Carthage, puis ralliement à Rome	Roi unificateur, dépendant de Rome.
Sophonisbe	Fille d'Hasdrubal Gisco	Mariages politiques avec Syphax puis Massinissa	Instrument politique, destin tragique.
Scipion l'Africain	Général romain	Représentant de Rome, médiateur auprès des Numides	Ordonnateur de la succession au trône numide, architecte du nouvel ordre en Afrique.

Les stratégies

Syphax	Massinissa
S'allie à Carthage → reste maître de ses alliances, mais adossé à un allié en perte de vitesse.	S'allie à Rome. Obtient un pouvoir étendu mais sans structure pérenne.
Diplomatie active mais personnelle, non institutionnalisée.	Gouvernement personnel et patrimonial, administration embryonnaire.
Pas de relais en cas d'échec → chute rapide	Pas de succession stable → crise dynastique
Refus du système clientélaire romain.	Acceptation du système clientélaire romain.
Mépris des Romains pour une autonomie jugée prétentieuse	Reconnaissance des Romains, mais dans un cadre hiérarchique (patronus/cliens)
Échec d'un projet souverain	Réussite d'un projet subordonné, mais fragile

Conséquences à court et long termes

Stratégie	Conséquences à court terme	Conséquences à long terme
Syphax	Renforcement temporaire du pouvoir, isolement diplomatique, défaite militaire.	Disparition du royaume, effacement mémoriel.
Massinissa	Unification, victoire avec Rome, prestige.	Dépendance structurelle, crises dynastiques, perte d’autonomie.

Stratégies comparées de Syphax et de Massinissa

Critère	Syphax	Massinissa
Stratégie d’alliance	Autonomie, équilibre, refus du clientélisme.	Appui sur Rome, expansion, intégration dans l’orbite de Rome.
Rapport au pouvoir	Incarnation personnelle, peu ou pas d’institutions.	Domination charismatique, absence de structures.
Rapport à l’étranger	Méfiance envers Rome, alliance avec Carthage.	Dépendance assumée envers Rome.
Héritage institutionnel	Faible, pouvoir non transmissible.	Unification sans institutionnalisation durable.
Conséquence à long terme	Isolement, disparition rapide du royaume massaesyle.	Crises dynastiques, perte d’autonomie. Annexion par Rome.

Massinissa : de l’Hispanie à Zama.

-206 à -202

Année (av. J.-C.)	Événement	Acteurs principaux	Commentaire
206	Mort de Gaïa.	Gaïa, Oezalcès, Capussa	Succession selon la primogéniture agnatique : Oezalcès meurt rapidement, Capussa lui succède. Massinissa est en Hispanie et combat Rome.
206–205	Contestation du trône.	Capussa, Mézétule,	Mézétule soulève ses partisans, Capussa est tué, Lacumazès placé sur le trône

Année (av. J.-C.)	Événement	Acteurs principaux	Commentaire
		Lacumazès, Massinissa.	sous la régence de Mézétule. Massinissa fait des offres de services à Scipion.
205–204	Intervention de Syphax.	Syphax, Mézétule	Syphax profite de la fragilité de la succession, annexe la Massylie et unifie la Numidie pour la première fois.
204	Retour de Massinissa.	Massinissa	Défait Mézétule et Lacumazès, contrôle temporaire de la Massylie.
204–203	Défaite de Massinissa face à Syphax.	Massinissa, Syphax	Massinissa se replie dans les montagnes, errance d'environ une année.
204	Alliance avec Rome.	Massinissa, Scipion l'Africain	Massinissa se met au service de Rome, en échange de son soutien militaire et politique.
203	Bataille des Grandes Plaines.	Massinissa, Syphax, Scipion	Victoire décisive de Massinissa et des Romains sur Syphax et Carthage. Reprise de contrôle de la Massylie.
203	Bataille de Cirta.	Massinissa, Syphax	Consolidation du royaume, réorganisation politique et légitimation du pouvoir. Syphax est fait prisonnier puis est conduit à Rome.
202	Bataille de Zama.	Massinissa, Hannibal, Scipion	La cavalerie numide commandée par Massinissa joue un rôle clé dans la victoire romaine sur Hannibal. Massinissa entame son œuvre de consolidation du royaume de Numidie.
148	Mort de Massinissa à Cirta	Massinissa, Scipion	Scipion répartit le pouvoir entre 3 des fils de Massinissa, sans partager le territoire.

Les sources

Auteur	Présentation & contexte	Fiabilité et méthode historique
Polybe	Historien grec (-200 à -118), témoin direct de l'ascension de Rome, proche de Scipion	Méthode critique : enquêtes, confrontation des sources, souci d'objectivité. Fiabilité reconnue, en

Auteur	Présentation & contexte	Fiabilité et méthode historique
	Émilien. Auteur des *Histoires* (264-146 av. J.-C.).	particulier sur les Guerres puniques.
Tite-Live	Historien romain (-59 à 17 ap. J.-C.), auteur de l'*Ab Urbe Condita* sur l'histoire de Rome. Écrit sous Auguste, à partir de 27 av. J.-C, dans une Rome pacifiée.	Utilise surtout des sources secondaires, peu critique, privilégie la tradition et la morale. Forte subjectivité.
Appien	Historien grec d'Alexandrie (env. 95-165 ap. J.-C.), auteur d'une *Histoire romaine* thématique sous l'Empire.	Utilise plusieurs sources, approche littéraire, parfois imprécis. Moins fiable que Polybe, mais précieux pour certains épisodes peu couverts.
Diodore de Sicile	Historien grec (1er siècle av. J.-C.), auteur de la *Bibliothèque historique* (histoire universelle en 40 livres).	Compile de nombreuses sources, mélange les faits et les légendes. Esprit critique limité : fiabilité variable selon les passages et les sources utilisées.